
VITT. EMANUELE III



NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
IV
1352
VITT. EM. III
NAPOLI
IOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

LA

LITTÉRATURE

PORTUGAISE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN FRANÇAIS :

SITUATION SOCIALE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DU BRÉSIL. Un vol. in-12.

EN PORTUGAIS :

HISTORIA DA FUNDAÇÃO DO IMPERIO BRAZILEIRO. 6 vol. in-8°.

VARÕES ILLUSTRES DO BRAZIL DURANTE OS TEMPOS COLONIAES. 2 vol. in-8°. 2° edição.

OBRAS POLITICAS E LITTERARIAS, e Discursos parlamentares. 2 vol. in-8°.

JERONYMO CORTE-REAL, chronica do seculó XVI. 1 vol. in-12.

GONZAGA, poema por ***, com uma introducção de J. M. PEREIRA DA SILVA. 1 vol. in-12.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA

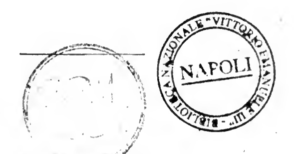
LITTÉRATURE

PORTUGAISE

SON PASSÉ, SON ÉTAT ACTUEL

PAR

J. M. PEREIRA DA SILVA



RIO DE JANEIRO
B. L. GARNIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DO OUVIDOR, 69
PARIS, A. DURAND, LIBRAIRE
7, RUE CUJAS, 7

1866

AVIS DE L'EDITEUR

Nous réunissons dans ce volume trois remarquables articles sur la littérature portugaise, son passé et son état actuel, publiés par M. Pereira da Silva dans les numéros du 30 avril, 15 août et 15 octobre 1865 de la *Revue contemporaine*. Ils comprennent une histoire rapide,

mais vraie et profonde, de la langue et de la littérature du Portugal. Nous espérons que nos lecteurs accueilleront bien ce nouveau travail de l'éminent écrivain.

PREMIÈRE PARTIE



On ne connaît guère en Europe la langue et la littérature portugaises, bien qu'elles aient été à diverses époques l'objet de travaux intéressants, publiés à Paris, à Londres et en Allemagne. Un préjugé encore assez généralement accrédité veut que la langue du Portugal ne soit qu'un dialecte de celle qu'on ap-

pelle communément espagnole, et que la littérature portugaise se concentre tout entière dans le Camõens, génie supérieur sans doute, mais non le seul qu'ait produit ce beau pays.

Notre époque a vu l'horizon s'élargir devant elle. Les jalousies de peuple à peuple s'effacent; les nations comprennent qu'elles sont solidaires les unes des autres, et que les progrès, la grandeur, la gloire de chacune contribuent à l'honneur de toutes, puisqu'elles sont des victoires de l'esprit humain. Ce sentiment, en activant les rapports entre les peuples, en les amenant à échanger de plus en plus leurs idées, a naturellement appelé l'attention sur leurs littératures. Il est juste que le Portugal à son tour bénéficie de cette curiosité qui nous

porte à étudier la pensée sous toutes ses formes et le génie dans toutes ses manifestations.

Dans les siècles passés, le Portugal ne s'est point immiscé dans les affaires, les complications politiques, les luttes et les guerres européennes. Ses armées pénétrèrent quelquefois au cœur de l'Espagne, seule nation avec laquelle il se trouvait souvent en lutte; puis, le conflit réglé, elles retournaient dans leur pays. Ce n'est qu'en 1814 que, conduites par le duc de Wellington, elles dépassèrent les limites de la péninsule ibérique. Cette participation à la grande lutte de l'Europe contre Napoléon fut la dernière occasion qui ait été fournie au Portugal de se mêler aux affaires des autres peuples.

Mais pendant près de deux siècles cet

isolement ne nuisit par à sa grandeur et à sa prospérité. Son commerce était immense et très prospère avec les Indes, l'Afrique et l'Amérique. Vastes étaient ses possessions transatlantiques. Ses guerriers, ses amiraux découvraient des mondes inconnus, dominaient des mers où aucune flotte n'avait navigué jusque-là, soumettaient des peuples lointains, enrichissaient leur pays, portaient très haut son nom, et répandaient par tout l'univers les lumières de la civilisation européenne et les bienfaits de la religion catholique. Mais faute de connaître suffisamment ces efforts héroïques, l'Europe ne les apprécia jamais à leur juste valeur.

La langue portugaise était parlée à Goa, à Macao, à Bombay, au Japon, en

Chine, dans les Moluques, sur les côtes occidentales et orientales de l'Afrique, et dans ce vaste et magnifique pays qu'on appelle le Brésil, et qui offre au commerce du monde une ligne de côtes de mille lieues d'étendue, avec des ports, des baies et des anses majestueuses, pays riche d'avenir, héritier de l'esprit et de la renommée de sa métropole; mais elle n'était ni étudiée ni comprise en France, en Angleterre, en Allemagne. On ne doit point alors s'étonner si sa littérature, belle et originale, était devenue étrangère aux écrivains européens, quand son histoire elle-même ne dépassait pas les frontières de l'Espagne, et quand son gouvernement ne pesait point sur les intérêts politiques et internationaux des grandes puissances.

En publiant une étude sur la langue et la littérature portugaises, en embrassant dans un rapide examen leur histoire et leur état actuel, nous espérons que les lecteurs français nous sauront gré de leur faire connaître de véritables trésors intellectuels, et que les Portugais accueilleront avec sympathie, de la part d'un Brésilien, cet essai, tenté dans le désir seul de montrer au monde qu'à l'extrême limite occidentale de l'Europe il existe une nation pleine de séve et de nobles aspirations, et qui joint à un passé glorieux, à une histoire remplie de faits héroïques, tous les éléments d'une situation prospère et d'un brillant avenir.

Nous nous souviendrons toujours de l'impression que produisirent sur notre

âme et sur nos sens l'entrée du Tage et l'aspect du Portugal, quand, pour la première fois, en laissant notre pays, nous visitâmes les plages de l'ancienne Lusitanie. C'était en 1851. Au moment où nous approchions des forts de Bugio et de Saint-Julien, placés à l'embouchure du fleuve, les premières clartés du matin s'efforçaient de dissiper les ombres, et la lune n'avait point encore disparu de l'horizon. Ses rayons répandaient sur ce spectacle grandiose une teinte mélancolique. Cintra, avec son château gothique et son monument moresque, nous regardait et semblait nous saluer de ses hauteurs escarpées. Devant nous, le Tage s'ouvrait en frémissant, et il nous laissait voir Trafaria, Caxias, plus loin la forteresse de Belem et la ville de Lis-

bonne se baignant dans les eaux de son fleuve chéri.

C'est par cette embouchure du Tage que sortirent les flottes et les guerriers qui, au quinzième et au seizième siècle, portèrent si loin la gloire du Portugal, et firent de ce pays si peu étendu, si peu abondant en population, le rival des plus grandes nations. Ce fleuve avait vu descendre ses eaux et s'aventurer dans l'immensité de l'océan les Bartholomeo Dias, les Vascos da Gama, les Alvares Cabral, les Pachecos, et les Magalhães. Ce pays avait produit les Camõens, les Barros, les Viriatos, les Luiz de Souza et les Vieiras. Ce gouvernement régnait sur de puissantes contrées de l'Asie et de l'Afrique, sur de vastes territoires de l'Amérique, sur la plupart des îles qui jalonnent la route

maritime de Lisbonne jusqu'aux confins de la Chine, du Japon et du détroit de Magalhães.

Mes regards ne pouvaient se détacher du spectacle des beautés que la nature a prodiguées à ce pays, et en même temps mon esprit se reportait vers cette époque de grandeur. Toute l'histoire du Portugal, de la patrie de nos ancêtres, se présenta sous mes yeux avec un éclat dont je trouve encore en moi l'impression vivante au moment où j'écris ces pages.

I

Sous la domination romaine, la langue latine se répandit dans toutes les parties de l'Espagne. Elle ne se parlait point avec la pureté de Cicéron et d'Horace. Les Ibériens, en la recevant, y mêlaient des mots et des tournures indigènes, et en altéraient, selon les localités, la prononciation et la régularité grammaticale. Les Visigoths, en prenant la place des Romains dans l'Espagne, se mêlèrent avec le peuple vaincu ; ils reçurent l'empreinte de sa civilisation avancée et

adoptèrent sa langue. Ce n'était pas le latin classique, mais un idiome déjà en voie de décomposition et de transformation, assez solide cependant pour résister à de nouveaux bouleversements politiques. Les Arabes, en venant après les Visigoths, ne purent changer ni la religion ni la langue des pays sur lesquels ils établissaient leur domination. Mais ces dialectes du latin, qui se sont créés selon les différentes populations, en Aragon, en Catalogne, en Lusitanie, en Galice, dans la Castille, ont plus ou moins subi l'influence de la langue arabe. La longue lutte des Espagnols et des Maures détermina la formation de divers royaumes correspondant à autant de groupes distincts de populations. On connaissait au douzième siècle cinq ou

six langues dans la Péninsule, toutes dérivées du latin, avec des airs de famille, mais diverses, autonomes déjà, et servant pour ainsi dire au développement de nationalités indépendantes.

La langue portugaise est un de ces idiomes, comme le castillan, le catalan, l'aragonais et le galicien. Toutes ces langues sont sœurs, mais aucune n'est un dialecte de l'autre. Elles sont plutôt toutes des dialectes de l'idiome latin. Lorsque le Portugal se constitua en royaume indépendant au commencement du douzième siècle, le langage usuel de son peuple devint la langue officielle de son gouvernement, la langue portugaise se trouva établie et fondée, et elle a gardé toujours son autonomie et sa nationalité.

Celle qu'on appelle aujourd'hui langue espagnole n'est que le castillan, devenu langue officielle en Espagne, quand Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille réunirent sous leur sceptre tous les petits États indépendants de la Péninsule, excepté le Portugal, et en formèrent une seule nation. La main de fer de Charles-Quint et le despotisme de Philippe II en imposèrent et en affermirent l'usage général.

Avec son autonomie politique et sa langue particulière, le Portugal a vu naître une littérature nationale. L'enseignement de Coïmbra date du berceau de la monarchie. Les moines João Camello et Gil écrivirent sous Affonso Henriques et dom Sancho I[er]. Les règlements des cortès, en 1211, trouvés dans les archi-

ves du royaume, adoptent déjà la langue portugaise. Sous Affonso III, le juif Zacuto fait un livre sur le climat du Portugal. Dom Diniz créa une université en 1279, et composa des chansons qu'on a découvertes de nos jours, et qui ont été publiées en 1847. João das Regras, le grand jurisconsulte et conseiller de João I[er], le comte de Barcellos, le roi dom Duarte et le roi Affonso V, ne dédaignent point, au quatorzième siècle, de se servir de l'idiome encore rude de leur pays natal[1]. Au quinzième siècle, parais-

[1] A cette époque appartiennent le *Livre des généalogies* du comte de Barcellos, qui est le trésor archéologique du Portugal et de l'Espagne; le *Poëme à la ville de Lisbonne*, du duc de Coïmbra; le *loyal Conseiller*, du roi dom Diniz; le *Traité des Milices*, du roi dom Affonso V; les chansons de Gonçalo Herminguez et d'Egas Muniz, etc.

sent les poëtes et les chroniqueurs, si goûtés encore aujourd'hui pour leurs compositions et par la fermeté, l'élan, la force, la régularité et l'harmonie qu'ils prêtent à la langue dans son adolescence, et qui lui sont restés dans son âge viril du seixième siècle.

La langue portugaise date donc de la naissance de la monarchie; elle se consolida et s'affermit littérairement au seizième siècle, que l'on considère comme son âge d'or. Par sa grammaire et son vocabulaire, elle se rapproche du latin plus que toute autre langue méridionale. L'italien a plus de grâce, d'harmonie, de douceur; l'espagnol, plus de majesté et de pompe; le français, plus de clarté et de simplicité; mais le portugais est plus latin, et il ne cède à aucune autre langue

pour la suavité, pour la force et pour l'abondance. Il se prête également à la prose élégante, à la poésie sublime, aux sujets familiers et nobles, à la joie et à la douleur, à la gravité et à l'enthousiasme.

La langue portugaise est aujourd'hui parlée dans deux pays différents, chez deux peuples et dans deux hémisphères, le Portugal en Europe, et le Brésil en Amérique, une nation de quatre millions d'habitants, et l'autre de neuf à dix millions. Elle possède à présent deux littératures, la portugaise proprement dite, toute chevaleresque, toute patriotique, tout idéale, et la brésilienne, qui commence à prendre un caractère spécial, une tendance nationale et américaine, qui s'inspire de son ciel splendide,

de sa nature étincelante, de ses montagnes couvertes d'arbres gigantesques et de palmiers élancés, de ses cascades immenses et pittoresques, de ses fleuves aussi grands que des mers, de ses forêts vierges et touffues que les rayons du soleil ne peuvent point pénétrer, de ses jours brûlants et de ses nuits tièdes, embaumées par le parfum des fleurs tropicales, et rafraîchies par les brises de l'océan.

II

Il n'y a en Europe que l'Italie qui, avant le quinzième siècle, possédât une

littérature à la fois nationale et digne d'être proposée à l'admiration et à l'imitation des autres peuples. Dante, Pétrarque et Boccace, trois génies différents, mais tous trois puissants et créateurs, la dotèrent de chefs-d'œuvre impérissables, et assurèrent à leur pays une glorieuse priorité sur les autres peuples. Le Portugal ne montre son génie littéraire qu'au quinzième siècle; mais il compte déjà des écrivains de l'ordre le plus élevé. Il devance ainsi la France elle-même dans la carrière, car la seule partie de la littérature française qui ait pleinement survécu ne date que de la fin du quinzième siècle, avec Villon, ou même du seizième, avec Rabelais, Ronsard, Montaigne, Malherbe, Régnier. Les Boscans, Garcilasos, Mendonzas, Ponce de

Lyon, Argensolas et d'autres Espagnols, appartiennent également au seizième siècle. Les écrivains anglais sont de la même époque, et l'Allemagne est tout à fait moderne et possède la plus jeune de toutes les littératures.

Vasco da Lobeira[1], contemporain du roi dom Diniz, appartient à l'école des troubadours ; il fait entendre, à la cour du Portugal et dans les châteaux de la noblesse, ses chants harmonieux dans la langue nationale, et crée le roman d'Amadis de Gaule, traduit en italien par Bernardo Tasso, et depuis en castillan et en provençal, et qui fait la joie des hommes lettrés de l'époque. Fernão Lo-

[1] Vasco da Lobeira est né à la fin du XIV[e] siècle ; il est mort en 1407.

pes[1] écrit les chroniques des premiers rois du Portugal, dans un langage poétique et touchant, qui n'a jamais été surpassé dans sa naïveté et dans son harmonie. On doit le considérer comme le véritable créateur de la langue portugaise. Un écrivain distingué et très versé dans la connaissance de la littérature du Portugal ne craint point d'affirmer que Fernão Lopes, dans ses chroniques, s'est élevé à la hauteur de l'histoire, et que le premier en Europe, depuis les anciens, il a montré les véritables qualités du genre[2].

Gomes-Eannes d'Azurara, né en 1420, lui succède, et, sans avoir son talent

[1] On ne sait pas l'année de la naissance de Fernaö Lopes; il mourut en 1451.

[2] F. Denis, *Résumé de la littérature portugaise.*

pittoresque et ses inspirations poétiques, continue honorablement sa tâche de chroniqueur de son pays, et laisse une histoire de la découverte et de la conquête de la Guinée, estimée par tous les hommes de goût.

Ruy de Pina, né en 1451, n'est pas au-dessous d'Azurara, et ses écrits en prose montrent une force et une passion patriotique qui ne sont égalées que par la régularité classique et le goût sévère dont il fournit des preuves continuelles.

Garcia de Rezende, guerrier et diplomate renommé, donna une excellente biographie du roi dom João Ier, et recueillit d'anciennes ballades portugaises, des chansons admirables et des petits poëmes populaires, que la tradition conservait aux foyers domestiques, qui se trans-

mettaient de père en fils, pour récréer les longues soirées d'hiver et faire le charme des entretiens de famille[1].

D'autres écrivains, inférieurs cependant à ceux-ci, comptent encore dans la littérature portugaise du quinzième siècle. On voit, par les ouvrages qu'ils nous ont légués, que le peuple de la Lusitanie savait, à cette époque, aussi bien manier la plume que l'épée. Il expulsait les Maures du Portugal, allait en Afrique les combattre; au cœur de leur puissance, au berceau de leurs ancêtres, leur arrachait Ceuta et Arzilla; découvrait des îles perdues au milieu de l'Océan; subjuguait

[1] Garcia de Rezende a composé différents ouvrages : la *Vie de dom Joaó Ier*, des *Miscellanias*, etc. Son *Cancioneiro geral*, ou collection de poésies populaires, n'a été publié qu'en 1516.

des mers et prenait possession de terres lointaineset inconnues, cultivait en même temps les lettres et les sciences, et créait une littérature qui donne une haute idée de sa civilisation. L'université de Coïmbra, sans pouvoir s'élever alors à la hauteur de quelques universités de l'Italie, et surtout de celle de Paris, si renommée en Europe, jetait cependant beaucoup d'éclat, concourait à former et à nourrir une pléiade d'esprits distingués.

L'invention de l'imprimerie ne tarda pas à s'acclimater en Portugal, où, comme dans les autres pays, elle activa le développement des intelligences. En 1470, une typographie fut fondée à Leiria. C'est le premier établissement que l'on cite dans la Péninsule ibérique. Lisbonne n'eut son imprimerie qu'en 1481 ; Braga,

qu'en 1494, et les autres villes du royaume, Porto, Coïmbra, Evora et Viseu, qu'au commencement du seizième siècle. C'est aux juifs d'abord; et, après leur expulsion injuste et impolitique, aux Allemands et aux Italiens, que les Portugais doivent ce puissant instrument de la civilisation moderne.

III

L'époque véritable de la gloire littéraire du Portugal, c'est, comme nous l'avons déjà dit, le seizième siècle. Mais quelle quantité de talents élevés, d'écri-

vains érudits, de poëtes distingués, de génies supérieurs, produit alors ce pays, au milieu de ses grandeurs militaires, de ses explorations maritimes et de ses conquêtes transatlantiques !

Les Portugais avaient dépassé le cap de Bonne-Espérance ; ils avaient soumis plusieurs rois et pays de la côte de l'Arabie, de l'Indoustan, de Ceylan, du Japon, de la Chine ; ils avaient établi leur domination à Mozambique, à Luiloa, à Benguela, à Angola, à Zanzibar ; ils avaient découvert le Brésil en Amérique. Un commerce immense, le monopole des trésors et des marchandises de l'Asie, les perles, les diamants, les émeraudes de l'Inde, les épices et les parfums de l'Orient faisaient de Lisbonne le port le plus important du monde. Le Portugal, ar-

rivé à l'apogée de la prospérité et de la gloire, maître d'une route des Indes plus facile et plus sûre que celle dont Venise avait longtemps possédé le monopole, se tournait vers l'Asie, qui lui promettait d'immenses richesses; il dédaignait le Brésil, d'où il ne retirait que ce bois à couleur rouge, qui a donné son nom au pays, et où il n'envoyait que des forces insignifiantes pour étendre sa domination sur les indigènes et la protéger contre l'immixtion d'autres peuples européens. L'Asie cependant, vers laquelle s'acheminait la population portugaise, où elle créait des villes importantes, des factoreries de premier ordre, où abondaient les occasions de s'enrichir et de s'illustrer, l'Asie n'a produit au seizième siècle pour le Portugal qu'un seul écri-

vain, Fernão Alvares do Oriente, né à Goa, capitale des États portugais. Mais le Brésil, abandonné, divisé en petits gouvernements, qu'on avait concédés aux nobles qui s'étaient distingués au service de leur pays, comme des fiefs héréditaires, avec tous les droits et priviléges féodaux, sous la condition d'attirer des habitants, le Brésil a vu naître dans son sein, déjà à cette époque, deux guerriers, Francisco Rolim de Moura, qui s'est distingué en Flandre et dans les Indes, et Georges d'Albuquerque Coelho, qui se couvrit de gloire à la bataille d'Alcacer Kibir, en Afrique, à côté du malheureux roi dom Sébastien, qui y périt victime de son imprudence, entraînant dans sa chute l'indépendance et l'autonomie de son royaume. Un littérateur célèbre, Ma-

noel de Moraes, et un poëte d'un certain mérite, Bento Teixeira Pinto, eurent aussi alors leur berceau à Fernambouc, qui était un des fiefs des plus importants de l'Amérique portugaise.

Mais le grand génie que produit le Portugal au seizième siècle, c'est le Camõens, appelé justement par tous les peuples de la péninsule le prince des poëtes des Espagnes. Soldat, il se conduit vaillamment en Afrique et en Asie. Il perd l'œil droit dans un combat. Il fait naufrage sur des côtes désertes. Il erre sur les rivages de l'Asie, poursuivi par ses propres compatriotes. Il revient vieux dans son pays, y vit de la charité publique, et y expire dans un hôpital.

Comme lui, soldats avant tout et malheureux, sont presque tous les grands

écrivains du Portugal à cette époque: Cortereal, Diogo Bernardes, Mendes Pinto, Luiz de Souza, Pereira Brandão, souffrent la captivité à Fez, au Maroc. Ils se nourrissent du pain misérable qu'on donne aux esclaves : ils ont les fers aux pieds; ils travaillent pour leurs maîtres africains, ennemis traditionnels des Portugais et des Espagnols. C'est dans les États des Maures africains que se rencontrent Cervantes et Luiz de Souza, l'auteur de *Don Quichotte* et l'auteur des *Annales de dom João III*, tous deux esclaves, génies poétiques tous deux, et esprits supérieurs, liés par une amitié intime et une communauté de vues et de pensées qui se révèlent dans leurs ouvrages, publiés après leur délivrance.

Dès le seizième siècle, le génie portu

gais s'applique avec succès aux genres les plus divers. Pedro Nunes éclaire les problèmes difficiles de la cosmographie, l'infant dom Henrique étend du rocher de Sagres sur l'Océan ses regards scrutateurs, et encourage les marins à sillonner ses eaux et à découvrir de nouveaux pays ; Antoine de Gouvêa[1] enseigne le droit à l'Université de Coïmbra. De là, il passe à Pavie, à Bologne, à Bordeaux, à Paris, et son érudition est partout appréciée. Damião de Goes, Duarte Galvão, Castanheda, Lucena, Francisco de Andrade, écrivent des chroniques. João de Barros, l'évêque Osorio, Luiz de Souza,

[1] Né vers la fin du XV[e] siècle. M. Caillemer a publié un remarquable travail sur ce jurisconsulte dans la *Revue historique du droit français et étranger* de février 1865. Chez M. A. Durand, 7, rue des Grès, à Paris.

sont de véritables historiens. Amador Arraes et Heitor Pinto répandent le goût de la philosophie. Diogo de Paiva se fait remarquer par son instruction théologique. Nunes de Leão, Diogo de Teive, Diogo de Gouvêa se sont facilement nourris de l'étude du droit romain et de la gestation coutumière. La poésie surtout s'est développée avec un éclat incomparable : odes, idylles, pastorales, cantates, sonnets, églogues, poëmes, romans, poëmes héroïques, comédies, satires, mystères, tragédies en vers et en prose, tout a brillé au Portugal au seizième siècle. Éblouissantes descriptions des pays lointains, romans chevaleresques, romans intimes, tous ces produits variés de l'esprit humain abondent dans cette heureuse période, et forment un

ensemble de richesses qui, à cette époque, n'est surpassé par aucune autre nation du monde.

IV

Le premier en date des grands poëtes portugais du seizième siècle, c'est Bernardim Ribeiro[1], page du roi dom Manoel; il écrit en vers et en prose. Ce qui lui manque en sublimité est racheté par sa douceur, sa grâce mélancolique, sa simplicité originale et son harmonie.

[1] Né vers la fin du quinzième siècle et mort en 1520.

Ses églogues sont les plus anciennes qu'on connaisse dans toutes les Espagnes, et elles n'ont jamais été surpassées depuis. Il chante la vie des pasteurs des bords du Tage et du Mondego, leurs amours et leurs peines, leurs coutumes et leurs rêves. C'est un poëte tout à fait national; son inspiration vraie, sa vive imagination, son sentiment exquis donnent à ses poésies un charme durable.

« Malheureux, — dit-il dans une de ses églogues, — que deviendrai-je? qu'est-ce que je ferai? je ne sais où aller, avec quoi me consoler, et ni même s'il y a quelqu'un dans le monde qui puisse me soulager. Aux bords de la rivière, en voyant ses eaux courir et murmurer doucement, je n'ai qu'à pleurer mes

douleurs profondes et mes dernières souffrances ! Tous s'enfuient de moi ; tous m'abandonnent. Seules, mes peines me restent, elles ne finiront jamais, et me suivront au tombeau. Sans elles puis-je exister ? Oh ! mes jours malheureux ! vous vous écoulez dans des désirs inutiles, vous languissez sans espoir. Laissez-moi reposer un peu. Votre durée n'est que tristesse ! »

On appelle justement au Portugal Bernardim Ribeiro, le poëte des doux souvenirs. Une traduction ne peut pas rendre la mélodie musicale qu'il a su mettre dans ses vers. La pensée peut se transporter d'une langue à l'autre, encore perd-elle presque toujours quelque chose ; mais la mélodie, qui tient au choix

de mots sonores et au rhythme, disparaît inévitablement, et une traduction en prose n'en peut même donner une idée. Que de sentiment dans une autre petite églogue de Bernardim Ribeiro, qu'il appelle *Jamno!*

« Un pasteur aimait à faire paître son troupeau là, près du bois, aux bords de la mer. Il ne craignait rien, et qui pouvait-il craindre, né dans le pays, dans ce même bois? Il était heureux et insouciant; il chantait comme un oiseau; il jouait sur sa guitare des airs harmonieux. Mais le ciel eut envie de son bonheur, et lui mit dans le cœur un amour qui était plus fort que son âme. Cette passion lui vola son repos, asservit son intelligence, et l'environna de tourments

et de peines. Elle était digne, Catherine, de cette adoration. Son corps était d'un ange, ses yeux brûlaient avec des rayons étincelants, mais son âme ne sentait rien..... Pauvre et malheureux pasteur ! il abandonna son troupeau, qui commença à maigrir. Il se cacha au milieu des bois, comme un exilé, les yeux fixés sur la terre, le cœur rempli des charmes de Catherine ; ses nuits étaient sans sommeil, ses jours sans repos.... »

On dit de Bernardim Ribeiro qu'il aimait éperdument la fille du roi dom Manoel, et que c'est à cet amour malheureux et inégal qu'il a consacré un roman en prose, intitulé : *La Fillette et la Demoiselle* (*Menina e Moça*), qui est un vrai bijou de la langue portugaise, plein de

suavité et de mélancolie; il n'offre point d'action régulière et dramatique, mais il abonde en scènes touchantes, en descriptions d'une admirable poésie.

Gil Vicente[1] est le créateur du théâtre portugais, à la même époque. Il débuta par des mystères, qu'il faisait jouer à la cour de dom Manoel. Il en composa de sacrés et de profanes. Il s'essaya ensuite dans la véritable comédie, qui de là passa en Espagne, où elle fut développée par une pléiade de poëtes dramatiques. *Le juge de Beira*, ***Marie Inèz***, *la Foire de la Vierge*, ***Mofina Mendes***, sont des œuvres distinguées. Le philosophe Erasme apprit, dit-on, tout exprès la langue portugaise pour lire dans l'original les comédies de Gil Vicente.

[1] Né à Guimarães en 1496.

Sá de Miranda [1] imite Gil Vicente; mais ses comédies, quoique plus régulières et plus fidèlement calquées sur les modèles anciens de Plaute, n'ont point cette allure franche, cette spirituelle originalité de peinture locale de son maître et prédécesseur. Sá de Miranda est un poëte philosophe et raisonneur, et il s'élève par moments à d'heureuses inspirations dans ses idylles et ses chansons. Nous traduirons de lui un morceau descriptif, qui donnera peut-être quelque idée de son talent :

« Le soleil grandit sur l'horizon, l'air se rafraîchit, les vents se calment, les oiseaux se taisent. L'eau de la cascade,

[1] Né à Coïmbra en 1495. La meilleure de ses comédies est celle intitulée : *les Étrangers.*

qui tombe du haut du rocher comme une nappe blanche, ne m'invite point au sommeil. Au contraire, elle me ramène à des pensées graves, à des méditations élevées. Comme sont vaines et périssables les choses de ce monde! Malheureux qui s'y fie. Un jour se passe, l'autre s'écoule encore. Ils sont incertains comme les voyages des vaisseaux qui se confient aux ondes bruyantes de l'Océan et aux souffles variables du vent. J'ai possédé des ombrages, des bois, des fleurs, des parfums, des fontaines, du gazon vert, des oiseaux chantant l'amour et la nature. Tout est muet à présent, aride, triste, mélancolique. Les couleurs les plus sombres couvrent mon âme et mon cœur. Autour de moi, tout se renouvellera sans doute; à l'hiver succédera le

printemps, aux branches sèches des arbres, des tiges, des feuilles et des fruits. Moi seul, je ne changerai jamais. »

Antonio Ferreira[1] est un génie plus classique encore que Sá de Miranda, plus profond et plus philosophe. Outre des épîtres sérieuses, il a composé une tragédie d'*Inèz de Castro*[2] qui brille par des scènes magnifiques et par des chœurs admirables, à la manière du théâtre grec. Montemayor publia, au même temps, sa *Diana*, œuvre délicate, écrite en castillan par un Portugais, et qui devait trouver beaucoup d'admirateurs et d'imitateurs dans la littérature espa-

[1] Né à Lisbonne en 1528.

[2] Cette tragédie a été traduite en français et publiée par M. Ferdinand Denis dans la collection des *Chefs-d'œuvre du Théâtre européen*.

gnole. Caminha, Alvares d'Oriente, Bernardes, Manoel da Veiga se font remarquer par leurs idylles et leurs compositions lyriques. Francisco de Moraes publie son roman chevaleresque du *Palmeirim d'Angleterre*, que Cervantes excepte seul de l'incendie auquel il condamne la bibliothèque de don Quichotte : car, dit-il, c'est une excellente composition, pleine de vie, de mouvement et de beautés éternelles. Mais toutes ces illustrations le cèdent à celle de l'auteur des *Lusiades*.

V

Camões parut. Né en 1524, il grandit au milieu de cette atmosphère lettrée, de cette société élégante et érudite du Portugal. Dès son enfance, son génie poétique se révèle. Il improvise des ballades; il écrit des idylles, des églogues, des poëmes lyriques; il traduit les psaumes de la Bible; il compose deux comédies remarquables[1]; il s'exerce dans presque tous les genres, et dans presque tous

[1] *Le roi Seleuco*, comédie en cinq actes.— *Les Amphitryons*, imitation de Plaute.

ceux qu'il choisit il obtient la première place. Son imagination puissante se fait deviner dans ses moindres ouvrages. Son inspiration sublime étonne ceux qui l'étudient. Torquato Tasso a raison de crier de l'Italie : « O Luiz ! tu fais monter si haut et aller si loin et si glorieusement ton vol, que mes vaisseaux ne peuvent point y arriver, et se contentent de te suivre de loin[1]. »

C'était bien son rival, l'auteur de *la Jérusalem délivrée*, qui parlait ainsi, qui applaudissait l'auteur des *Lusiades*, et qui l'appelait son maître en poésie.

Autour de Camõens vous rencontrez une pléiade de poëtes épiques : Corte-

[1] . . . . . Il buon Luig
Tan alto stende il glorioso volo,
Che i miei spalmati legni andar men lungi.

real[1], auteur du *Siége de Diu* et du *Naufrage de Sepulveda;* Pereira de Castro[2], Rodrigues Lobo[3] et Quevedo[4], ont chanté les prouesses des Portugais en Asie et en Afrique, en imitant Virgile et Homère. Leur langage est beau, leurs peintures sont brillantes, leur imagination élevée. Mais Camõens les laisse tous derrière lui, et l'éclat de ses *Lusiades* a condamné à l'ombre et à l'oubli leurs œuvres estimables. Il n'y a que les Portugais qui puissent comprendre Camõens dans toute la grandeur de son inspiration. Ce n'est

[1] Jeronymo Cortereal, né en 1543.

[2] Gabriel Pereira de Castro, né en 1571 à Braga, auteur de l'excellent poëme *Ulyssea.*

[3] Rodrigues Lobo est né en 1565. Il se recommande plutôt comme lyrique.

[4] Vasco Mourinho Quevedo, né à Setubal en 1564, auteur du poëme *Affonso Africano.*

pas seulement un poëte supérieur, un rival de Virgile, du Tasse, en imagination puissante, en pensées admirables, c'est un écrivain parfait, un versificateur harmonieux, qui manie sa langue en maître souverain, et sait tirer de cet instrument des sons mélodieux et passionnés, qui arrachent des pleurs ou excitent l'enthousiasme, qui déchirent l'âme ou l'emportent dans des espaces célestes; c'est encore un patriote exalté dont le cœur ne bat que pour sa patrie, dont les vœux et les aspirations ne se dirigent que vers la gloire de son pays natal, et qui lui dit avec un juste orgueil : « J'ai pour vous servir un bras habitué aux armes, j'ai pour vous chanter une inspiration chérie des Muses. »

Virgile prend pour sujet de son poëme

le voyage d'Énée, auquel il lie l'origine de Rome, en donnant ainsi à son œuvre une couleur patriotique. Le Tasse ne chante que les triomphes de la religion et la délivrance du saint sépulcre du Christ. Homère est Grec, il chante les exploits des Grecs. Le Camõens s'inspire plutôt de l'esprit d'Homère, car il trouve moyen d'embrasser l'histoire entière du Portugal, en choisissant pour sujet ce merveilleux événement de la découverte des Indes par Vasco da Gama. Il n'existe pas d'œuvre plus nationale et plus patriotique.

Vasco da Gama porte aux Indes l'étendard du Portugal ; il traverse des mers inconnues ; il double des caps dangereux ; il brave des tempêtes terribles ; il combat des peuples dont les Européens

ignoraient encore les noms ; il aborde dans les opulents royaumes de la vieille Asie ; il étend jusqu'aux extrémités de l'Orient la puissance et la fortune de sa nation. Tel est le sujet des *Lusiades*, un des plus grands et des plus merveilleux qu'il fût possible de choisir.

Imaginez sur tous ces événements une inspiration poétique, qui colore les scènes et leur communique un surprenant intérêt dramatique, une douceur de langage, une harmonie d'expression, une élégance de style, une teinte mélancolique et des traits superbes d'un patriotisme brûlant, viril, et vous comprendrez que peu d'ouvrages égalent les *Lusiades !*

Le Camõens avait été si malheureux dans toute sa vie, qu'il n'a pu s'empê-

cher de répandre dans ses vers le sentiment de ses infortunes ; mais cette tristesse habituelle ajoute au charme de sa poésie sans rien enlever à son éclat. Il excelle dans les descriptions de la nature, des splendeurs du ciel, des scènes maritimes, des beautés de la terre. Voici, par exemple, le tableau d'une trombe ; il n'y a rien de si vrai, de si exact, de si poétique :

« J'ai vu clairement et de bien près cette merveille prodigieuse que les marins appellent le feu saint. C'est un spectacle fait pour étonner, que de voir les nuages absorber les grandes eaux de l'Océan, en descendant et en communiquant avec lui au moyen d'un large tube. Je ne crois pas que mes yeux me trom-

passent : j'ai vu s'élever dans l'air une petite vapeur, une fumée subtile, portée par le vent, se rouler en spirale, et se diriger vers les cieux en tuyau si mince, qu'on avait peine à l'apercevoir. Cette colonne légère semblait être de la matière qui forme les nuages. Elle croît peu à peu et devient plus grosse qu'un énorme mât du navire ; ici, elle se rétrécit ; là, elle s'élargit quand elle pompe et absorbe de grandes quantités d'eau. Elle ondoie avec les ondes. Un nuage s'épaissit à sa cime, grossit de volume et devient plus lourd de tout le poids de l'eau que la colonne lui a montée. Telle l'avide sangsue fixée aux lèvres de l'animal qui, en buvant imprudemment dans la fraîche fontaine, l'a laissée s'attacher à lui, assouvit dans son sang sa soif ar-

dente; plus elle suce, plus elle croît et grossit ici et là et progressivement; telle la grande colonne augmente et s'enfle avec le sombre nuage qui lui sert de chapiteau. »

Aucun poëte n'a décrit une tempête avec des couleurs si naturelles et des traits si expressifs et si variés que le Camõens; Chateaubriand l'appelle justement le premier des poëtes de la mer; il vous la montre se formant, se grossissant, et se répandant par-dessus l'horizon et sur les surfaces de l'Océan; on entend les cris des matelots, les voix des capitaines, la terreur des passagers, les manœuvres à bord des navires, la chute des voiles, l'impétuosité des vents, le bruit des ondes, l'eau qui pénètre de-

dans les vaisseaux, le mouvement des pompes. C'est tout un tableau qui fait frémir.

Le Camõens finit son poëme par un coup d'œil pénétrant sur sa situation et ses souffrances intimes. Un cri de douleur lui échappe, et ce cri va devenir un éternel remords pour ses compatriotes :

« Assez, assez, ô ma muse ! J'ai la lyre brisée et la voix enrouée. Et ce n'est point à cause du chant, mais parce que je viens de chanter devant des gens sourds et endurcis. L'élan qui fait frémir le génie et l'excite à créer de grandes choses, ce n'est pas la patrie qui le donne. Elle est ensevelie dans le goût des sens et d'une rudesse atroce..... Voyez depuis combien de temps je chante et le

Tage et les Lusitaniens! Je cours à l'aventure, assiégé sans cesse par des dangers, des malheurs et des persécutions, sur la mer et sur la terre, ayant cependant et toujours une épée dans une main, et dans l'autre une plume. Tantôt en proie aux angoisses d'une affreuse indigence, me dégradant dans les hospices; tantôt rempli d'une espérance, au moment de toucher à sa réalisation, je tombe dans un plus profond abîme; tantôt ressuscitant à la vie quand elle ne tenait plus qu'à un fil, si délié que pour opérer un miracle il ne fallait pas un moindre prodige que celui qui s'accomplit à la guérison du roi de Juda. Et comme si ce n'était assez de tant de misères, pour prix de mes chants, au lieu du repos, des couronnes de laurier pour honorer mon front,

ceux que j'ai célébrés m'ont environné de douleurs nouvelles et inconnues, qui m'ont jété dans cet état déplorable. »

VI

La mort malheureuse de dom Sébastien à la bataille d'Alcacer Kibir en Afrique, en 1577, laissa le royaume sans protection. Après la courte et misérable période du cardinal dom Henrique, oncle du feu roi, Philippe II d'Espagne, se posant en prétendant à la couronne, fait avancer sur le Portugal son armée, aux ordres du duc d'Albe, l'assujettit à sa domination, l'at-

tache à l'Espagne comme une de ses provinces. En 1580 commence la période que les Portugais nomment la *captivité*. Elle dure soixante ans, jusqu'à 1640. Le commerce du Portugal tombe, son industrie est détruite, ses richesses disparaissent, l'esprit entreprenant du peuple s'arrête, ses colonies sont prises par les Hollandais et les Anglais; le despotisme inquisitorial des descendants de Charles-Quint plane sur toutes les têtes, courbe toutes les aspirations nobles, anéantit tous les enthousiasmes. La littérature, avec les autres gloires du pays, devait succomber. Heureusement les extrêmes souffrances apportent des remèdes extrêmes. La révolution de 1640 délivre le Portugal du joug de l'Espagne. On restaure l'autonomie et la nationalité

du pays. On élève un trône pour le descendant des anciens souverains portugais, pour le chef de la maison de Bragance, acclamé sous le nom de dom João IV. La nation devient de nouveau guerrière. Elle soutient pendant longtemps la lutte contre le pouvoir encore immense de l'Espagne. Elle triomphe enfin. Mais elle n'obtient pas la restitution de la plupart de ses anciennes colonies et de ses possessions transatlantiques. Il ne lui reste attaché que le Brésil et quelques petits fragments de l'Inde et de l'Afrique. Et il lui faut encore un gouvernement bien sage, bien intelligent : elle a besoin de temps et de soins pour guérir ses maux, pour cicatriser ses blessures, pour mitiger ses souffrances. Malheureusement elle n'a

possédé que deux rois jusqu'au dix-neuvième siècle, dignes de porter ce diadème jadis si renommé et si glorieux: le chef de la maison de Bragance dom João IV et dom José Ier. Ce n'est qu'après 1640 que le Portugal reconnaît de quelle utilité peut être pour lui le Brésil, et cesse de tourner obstinément ses regards du côté de l'Asie.

Au dix-septième siècle se développe une nouvelle littérature portugaise, mais sans la puissance et la fécondité des génies du seizième. La poésie ne brille plus d'un éclat original et n'a plus de couleur nationale; l'imitation italienne et espagnole la domine tout à fait. L'histoire ne trouve pas un João de Barros, un Luiz de Souza, un Osorio, un Fernão Lopes, pour rivaliser avec Tite-Live

et Xénophon. La philosophie ne possède plus de penseurs profonds. Seule, l'éloquence sacrée grandit dans les beaux sermons d'Antonio Vieira et de ses élèves brésiliens, Antonio de Sá et Angelo dos Reis. Les connaissances encyclopédiques sont plus répandues, mais les écrivains ne possèdent point les talents supérieurs de leurs prédécesseurs.

Le Brésil concourt alors avec sa métropole à augmenter les trésors littéraires et scientifiques du Portugal et à com battre ses ennemis. Aux poëtes portugais Violante do Ceo, Sá de Menezes, auteur de *Malacca conquise*, se joignent les Brésiliens Botelho d'Oliveira et Gregorio de Mattos. Rocha Pitta, né à Bahia, prend sa place à côté d'Ericeyra, de Manoel de Mello, de Jacintho Freire, des deux Bran-

dão, de Bernardo de Brito, de Faria e Souza, de Severim de Faria, de Diogo do Couto et de Francisco d'Andrade. Jacob de Velosino, né à Fernambouc, compose des ouvrages d'histoire naturelle, pendant que Carvalho da Costa répand le goût de la géographie, et Souza Macedo les études archéologiques. Salvador Correia de Sá e Benavides[1], André Vidal de Negreiros[2], Mathias d'Albuquerque[3], Barbalho Bezerra[4], combattent

[1] Né à Rio en 1594, maréchal conseiller de guerre et d'État, gouverneur de Rio, Angola, etc. Voyez *les Hommes Illustres du Brésil pendant les temps coloniaux*, par Pereira da Silva, 2 vol. in-8°, chez Garnier.

[2] Né à Fernambouc en 1595. Il gouverna Angola et fit la guerre contre les Hollandais au Brésil.

[3] Rocha Pitta soutient qu'il est né au Brésil, sans fixer la date de sa naissance. Il a gagné la bataille de Montijo contre les Espagnols.

[4] Né à Fernambouc en 1601.

au même camp que Fernandes Vieira, Villaflor et le marquis de Marialva.

La fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième se passent cependant au milieu des guerres contre l'Espagne en Europe, et contre les Hollandais au Brésil et en Afrique, et les esprits littéraires ne peuvent point s'élever au-dessus de la décadence où était tombée la nation entière sous la main des trois Philippe de Castille.

VII

Une ère nouvelle s'ouvre pour le Portugal au dix-huitième siècle ; sa littéra-

ture en suivant le mouvement général de cette époque, en acceptant l'influence des encyclopédistes français, en prêtant l'oreille à tout ce qui vient de Paris, en reconnaissant la capitale de la France comme la capitale intellectuelle de l'univers, produit des écrivains distingués, et répand sur le pays les lumières de la civilisation ; mais avant de se développer librement elle doit attendre encore un siècle.

Les Portugais dom Luiz da Cunha, le marquis de Castello Melhor, et le marquis de Pombal, excellent dans les sciences sociales et politiques, et sont assistés dans leurs travaux par des Brésiliens, Alexandre de Gusmão, João Pereira Ramos, et les évêques de Coïmbra et d'Elvas. Verney se signale

dans la théologie pendant que les Brésiliens Bartholomeu de Gusmão[1], Rodrigues Ferreira, Andrada et Silva, Camaras, Conceição Velloso, approfondissent les études botaniques et minéralogiques. Pascual José de Mello et Lobão écrivent d'importants ouvrages sur le droit et la jurisprudence, et Silva Lisboa et Azeredo Coutinho sur le commerce et l'économie politique. L'Académie des sciences de Lisbonne est créée par le duc de Lafões. Une pléiade d'hommes studieux et savants, sous la direction de l'abbé Correia da Serra, associé étranger de l'Institut de France, dotent le pays d'excel-

[1] Né à Santos. C'est l'inventeur des ballons aérostatiques. Il en fait l'expérience à Lisbonne en 1709, bien avant les Montgolfier. Voyez les *Hommes Illustres du Brésil pendant les temps coloniaux*, par Pereira da Silva. — 2 vol. in-8°.

lents travaux et de mémoires importants sur la biographie, la bibliographie, la cosmographie, les sciences exactes, philosophiques et naturelles, l'archéologie et la statistique. L'Université de Coïmbra reçoit une réforme radicale. Elle perd ses traditions scolastiques et son caractère théologique; elle redevient digne de se placer à côté des meilleures universités de l'Europe. Des facultés et cours particuliers s'y établissent; des laboratoires de chimie, des observatoires astronomiques, des cabinets de physique sont créés et permettent de faire marcher de front la théorie et la pratique des sciences.

C'est surtout en poésie que le progrès est sensible. A côté de l'Académie des sciences on fonde des sociétés littéraires,

où se réunissent les plus beaux esprits, les hommes les plus éclairés. Le goût des académies, emprunté à l'Italie, n'est pas limité à Lisbonne, qui en avait été le premier foyer : il se répand dans les principales villes du Portugal ; il traverse encore les mers, et à Bahia, à Rio de Janeiro, on voit s'élever des sociétés semblables, qui suivent l'exemple de la métropole.

Antonio José da Silva, né à Rio de Janeiro en 1705, conduit avec sa famille à Lisbonne, poursuivi par l'inquisition, sous prétexte qu'il était juif d'origine, condamné par elle et brûlé dans l'auto-da-fé du 19 octobre 1739, avait renouvelé le théâtre portugais, qui, depuis l'usurpation espagnole, n'avait rien produit d'original, et s'était contenté de jouer les

drames et les comédies espagnols de Lope de Vega, de Calderon, de Tirzo de Molina et d'Alarcon. Ce fut un événement que la représentation à Lisbonne de la première pièce d'Antonio José. Les mœurs nationales, l'histoire du pays, les usages portugais, des personnages illustres paraissaient sur le théâtre. La scène était régénérée.

Antonio José est un écrivain plein d'invention et d'originalité. Ses comédies plaisent à tous et sont très-remarquables par l'esprit et le naturel du dialogue, par l'intrigue, par la vérité des caractères, par le langage populaire et élégant en même temps, par l'intérêt de l'action, par toutes les qualités enfin exigées dans l'art dramatique. M. Ferdinand Denis a traduit en français quel-

ques-unes de ces compositions et les a publiées dans la collection du *Théâtre Européen*. Le peuple portugais se reconnut enfin sur la scène, et il témoigna à son poëte une vive admiration. Mais ni le talent ni la gloire ne purent le sauver devant le saint office de l'inquisition. Le tribunal sanguinaire croyait qu'il devait déployer d'autant plus de rigueur que ses victimes étaient plus illustres[1].

Garção continua l'œuvre d'Antonio José, et dota la littérature portugaise de quelques comédies intéressantes[2]. Nicoláo Tolentino est le poëte satirique et patriotique. Maniant magistralement la

[1] Les titres de ses meilleures comédies sont : *Guerras do Alecrim e da Mangerona ; Esopo ; Encantos de Medéa ; Labyrintho de Creta*, etc.

[2] *Theatro novo*, 1 acto ; *A Assembléa*, etc.

langue portugaise, il a laissé des satires qui, par la verve et l'esprit, rappellent Juvénal. Quita revient aux chansons anciennes, aux idylles et églogues pastorales, et il y montre un talent distingué et une sensibilité exquise. Garção, Diniz da Cruz et Maximiano Torres s'inspirent de sujets plus élevés, et touchent à la lyre pindarique. Aucune composition ne surpasse par la beauté de la forme, par l'harmonie de la rime, par l'élégance des vers, la cantate de Garção sur la mort de Didon. Francisco Manoel, plus savant, s'efforce de faire revivre le pur langage du seizième siècle, et s'élève à une grande hauteur[1]. Bocage suit l'école plastique de Garção, et il sacrifie quel-

[1] M. Sané a traduit plusieurs odes lyriques de Francisco Manoel, et les a publiées à Paris. — 1 vol, in-8°.

quefois la justesse de sa pensée à la forme et à la mélodie musicale du vers.

De l'autre côté de l'Océan, au Brésil, brillent également des poëtes qui augmentent les richesses de la littérature portugaise. On voit déjà, dans les poëtes brésiliens du dix-huitième siècle, une certaine tendance à s'affranchir de l'école dominante et classique du Portugal et des traditions européennes. Pendant que Souza Caldas[1] s'attendrit sur des sujets bibliques, et qu'il élève sa muse jusqu'à l'adoration spirituelle et aux mystères chrétiens en créant une nouvelle école religieuse, Durão[2] et Basilio

[1] Né à Rio en 1762. C'est un des meilleurs lyriques de la langue portugaise.

[2] Né à Minas (Brésil) en 1737. Son poëme du *Caramurú* a été traduit en français par M. Eug. de Monglave.

da Gama[1] trouvent, dans l'histoire de la colonie du Brésil, des sujets d'inspirations poétiques. Ils chantent les mœurs et les combats des Indiens contre les envahisseurs de leur pays. Ils décrivent ces luttes pittoresques, ces jeux, ces armes, ces natures indomptables des Tupinambás et des Guaranys; ceux-là se défendent contre les Portugais, qui veulent s'emparer de leur sol natal, des forêts à l'ombre desquelles reposaient leurs ancêtres, des fleuves qui nourrissaient et désaltéraient leurs tribus; ceux-ci, conduits par les Jésuites des missions, prenant leurs arcs et leurs flèches et s'opposant aux armées de l'Espagne et du

[1] Né à Minas (Brésil) en 1740. Il est l'auteur de l'excellent poëme *l'Uruguay*, auquel Boutterwick et Sismondi adressent les plus grands éloges.

Portugal, qui envahissent les bords de l'Uruguay et du Paraná. On dirait que la poésie de Souza Caldas n'est pas étrangère à l'inspiration de M. de Lamartine, et que Fenimore Cooper a trouvé des devanciers dans Durão et Basilio da Gama pour ses admirables tableaux de la vie du Nouveau Monde.

VIII

Une tentative malheureuse d'indépendance eut lieu en 1789, au Brésil, dans la province de Minas-Geraes. Trois poëtes

se trouvent à sa tête, et la dirigent contre les autorités portugaises. Après s'être entendus sur les moyens et le but de la conspiration, ils envoyèrent à Rio de Janeiro un de leurs agents les plus actifs. Cet agent, Silva Xavier, fut découvert et emprisonné à Rio. Ses complices, à Minas, ne tardèrent point à éprouver le même sort. Tous les conjurés comparurent devant une commission judiciaire. Chose étrange! les trois grands poëtes conspirateurs du Brésil trouvaient pour juge un autre grand poëte, et ami du Portugal, un de leurs camarades de l'université de Coïmbra. Gonzaga[1], Claudio

[1] Gonzaga a publié de charmantes poésies connues sous le titre de *Marilia de Dirceu*. Elles ont été traduites en français par M. de Monglave, et en italien par M. Ruicala.

Manoel[1] et Alvarenga Peixoto furent condamnés à la déportation en Afrique par Diniz da Cruz e Silva. Claudio se suicida; Gonzaga mourut dans l'exil, à Mozambique; Alvarenga expira dans le préside d'Ambaca.

Diniz da Cruz, dans sa résidence à Rio de Janeiro, gagne le goût de la nature brésilienne, et s'inspire de cette beauté si éclatante des tropiques. Ses poésies américaines rivalisent avec celles qu'il a écrites dans ses plus jeunes années en Portugal, et qui lui avaient acquis une grande réputation dans son pays. Gonzaga, c'est le poëte de l'amour, le Pétrarque de la langue portugaise, le chantre harmonieux du

[1] Claudio-Manoel, né à Minas-Geraes, a laissé des poésies admirables et un poëme sur Villa-Rica.

cœur, de ses passions, de ses tempêtes. Claudio se souvient toujours des bords du Tage et du Mondego, tourne continuellement ses yeux vers Coïmbra, où son enfance s'était écoulée au milieu des plaisirs de cet âge de la vie qui nous suit partout en souvenir, à travers l'espace et le temps, et qui sourit encore à nos derniers moments, en rappelant à l'âme affaiblie et prête à s'envoler les rêves ineffables et dorés du printemps. Alvarenga aime à philosopher en poésie et à traduire en beaux vers des maximes spirituelles et des pensées métaphysiques.

Ainsi, dans le dix-huitième siècle, la littérature portugaise et la littérature brésilienne n'en forment qu'une seule, se confondant dans la communauté des

pensées, et parlant la même langue dans les deux hémisphères. Elles reçoivent ensemble l'influence de la littérature française, qui domine le monde et dirige tous les esprits. Elles n'échappent point à l'entraînement général qu'on remarque en Angleterre, où les Hume, les Robertson, les Gibbon ne sont que des satellites de Voltaire, de Rousseau et de Montesquieu; en Espagne, où tous les écrivains fixent leurs regards sur Paris; en Italie, où les Beccaria, les Filangieri, les Goldoni, se disent avec orgueil élèves des encyclopédistes; en Allemagne, où Lessing et Wieland, le Voltaire germanique, sont les arbitres suprêmes du goût, jusqu'à l'avénement d'écrivains véritablement originaux, Klopstock, Jean-Paul Richter, Schiller et Goethe.

Mais on remarque déjà, entre les poëtes de la métropole portugaise et ceux d'outre-mer, des indices de séparation, des dissidences d'abord assez vagues, mais qui se caractériseront chaque jour davantage. Tandis que les uns demeurent invariablement attachés au type classique, d'autres osent déjà élever la voix contre l'imitation servile des anciens modèles, si parfaits qu'ils soient. Ils cherchent des sentiers inconnus, des inspirations nouvelles. Ils s'extasient devant la nature tropicale, devant les fleuves qui sont des mers, devant les forêts vierges qui s'étendent à perte de vue, devant les savanes, les déserts incommensurables et les cimes majestueuses des Cordilières. Ils tirent parti, pour leurs compositions littéraires, de l'antago-

nisme de la race indigène et des conquérants européens. Il y a là une idée qui n'est encore qu'en germe, mais qui, en se développant, constituera pour le Brésil une littérature distincte et nationale. C'est de nos jours seulement qu'on a recueilli les fruits de ces premiers efforts et de ces nobles aspirations. Le Portugal aussi a eu sa brillante renaissance intellectuelle; c'est de celle-ci seule que nous entretiendrons nos lecteurs, laissant à une autre plume le soin de tracer le tableau de la littérature brésilienne au dix-neuvième siècle.



DEUXIÈME PARTIE

5.

I

Les quarante premières années du dix-neuvième siècle forment une époque lamentable pour le Portugal. Il ne pouvait point échapper aux conséquences d'un détestable gouvernement. Après la chute du marquis de Pombal et la mort du roi dom José, il eut à subir le régime mo-

nacal et dévot de la reine dona Maria Ire. Son fils, dom João, qui n'avait pas été préparé par son éducation aux rudes épreuves du pouvoir, commença son règne sous de bien tristes auspices. Il ne fit que continuer le système de sa mère, et se laissa dominer et diriger par les prêtres et les nobles, qu'il n'aimait point. L'ambition et les intrigues de sa femme, doña Carlota Joaquina de Bourbon, lui créèrent souvent des embarras et des dangers, mais il était trop faible pour se soustraire à son influence. Le pays fut, plus que jamais, livré à l'arbitraire des classes dominantes, et l'anarchie régna dans toutes les branches de l'administration publique. Toutes les forces du pays, toutes ses ressources tombèrent progressivement.

La marine qui avait été si puissante, l'armée si bien disciplinée par le célèbre comte de Lippe, les finances rétablies par Pombal, le commerce, l'industrie, l'agriculture, qui avaient pris un développement heureux, tout tendit à dépérir et à disparaître devant cette direction, qui s'était tout à fait séparée des traditions énergiques du ministre glorieux de dom José. Si ce gouvernement n'avait pas trouvé des ressources dans l'or, les diamants, les monopoles mercantiles et l'excédant des recettes du Brésil, on ne comprendrait pas comment il aurait pu subsister.

Pour comble de malheur, la politique internationale du Portugal ne valait pas mieux que sa politique intérieure. C'était l'époque où Napoléon I[er] tentait de

rattacher toutes les nations de l'Europe à sa puissance et d'en faire des satellites de son immense empire. Le royaume du Portugal était considéré, comme une espèce de colonie, de factorerie de l'Angleterre. C'était par là que celle-ci communiquait avec l'Europe, fermée à son commerce, à son industrie et à son influence par le système napoléonien. La position même du Portugal, cette pointe isolée à l'extrémité occidentale de l'Europe, ces ports magnifiques ouverts aux flottes anglaises appelaient l'attention du puissant génie qui gouvernait la France. L'Empereur voulait établir un blocus continental, et il ne pouvait souffrir que le Portugal fît exception à une mesure générale. Après l'Italie, l'Allemagne, la Russie, les Pays-Bas, le Danemark et

l'Espagne, il lui fallait asservir le Portugal, et l'arracher au contact des Anglais.

Une convention secrète fut conclue à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, entre la France et l'Espagne. La maison de Bragance devait cesser de régner, et ses États devaient être divisés en trois provinces. La partie centrale, avec la ville de Lisbonne, appartiendrait à la France, qui se réservait le droit d'en disposer comme il lui plairait. L'Alemtejo et les Algarves seraient octroyés au prince de la Paix, dom Manuel Godoy, ministre tout-puissant du roi Charles IV d'Espagne; et le nord du Portugal dévolu à la reine d'Étrurie, en compensation des États qu'on lui retirait en Italie. Ces deux petites souverainetés prêteraient hommage

au roi d'Espagne, en le reconnaissant pour leur suzerain, et seraient annexées à la monarchie espagnole dans le cas où il leur manquerait des héritiers mâles directs. Deux armées espagnoles et une française envahiraient le pays et exécuteraient les conditions stipulées dans l'acte de Fontainebleau.

La convention n'était point encore signée, et déjà une division française de 30,000 hommes se détachait de l'armée de Bayonne, traversait l'Espagne, et se dirigeait vers le Portugal, sous le commandement du général Junot. Dom Francisco Tarancos et le marquis del Socorro le suivirent pour prendre possession des deux parties du pays destinées à la reine d'Étrurie et aux prince de la Paix. Le secret du traité avait été si religieuse-

ment gardé, que Junot franchit les frontières du Portugal avant même que le prince régent, dom João, eût été informé de la décision prise contre la maison de Bragance. Rien n'avait été prévu ou préparé pour repousser l'invasion, et le régent se décida à s'embarquer pour le Brésil avec toute la famille royale, et à transporter à Rio de Janeiro le siége suprême de la monarchie portugaise, en abandonnant aux Français le royaume de Portugal.

Le départ précipité du régent, de la reine folle, de toute la famille royale, des ministres, des hauts fonctionnaires, des nobles et d'un grand nombre de familles, fut un triste et solennel spectacle. L'émigration comptait 14,000 personnes. La flotte portugaise tout entière et quan-

tité de navires marchands portèrent au Nouveau Monde ces exilés, et leurs richesses, qu'ils cherchaient à sauver de l'invasion. Dom João laissa à Lisbonne une régence pour l'administration du pays, en lui recommandant d'accueillir en amies les troupes françaises. Le peuple en désordre, les femmes en pleurs se pressaient dans les rues et sur les quais, et voyaient avec étonnement ce départ soudain et extraordinaire des membres de la maison royale et du gouvernement, qui abandonnaient leur patrie et leurs sujets à la Providence divine.

Junot n'avait trouvé aucun obstacle, aucune résistance. De Bayonne à Lisbonne, à travers les chemins impraticables de l'Espagne et les fleuves grossis par les pluies d'automne, il ne mit pas

plus de trente jours. Il pénétra avec son avant-garde dans les murs de la capitale de l'ancienne Lusitanie, le 30 novembre, à neuf heures du matin, le lendemain du départ de la flotte, qu'on voyait encore au loin avec ses voiles déployées au souffle de la brise, et glissant tranquillement sur les flots de l'Océan. Junot s'établit à Lisbonne, s'assura de tous les arsenaux, forteresses et établissements publics ; se proclama gouverneur général du Portugal au nom de l'Empereur, et disposa de toute l'administration, publiant des édits et des décrets qui modifiaient la législation du pays. Les généraux espagnols prirent possession du nord et du sud du Portugal, mais on eût dit qu'ils obéissaient plutôt aux ordres de Junot qu'à l'autorité de la reine d'Étrurie et du prince

de la Paix. Tout le Portugal fut occupé militairement, et se courba sous le joug du lieutenant de l'Empereur des Français.

Après le Portugal, vint le tour de l'Espagne. Napoléon Ier ne pouvait plus admettre l'idée d'une dynastie bourbonienne. Une union intime de l'Espagne avec la France convenait à ses desseins politiques, et une couronne de plus pour sa famille souriait à son cœur. Louis XIV, en mettant son petit-fils sur le trône espagnol, avait annoncé qu'il n'y aurait plus de Pyrénées. Napoléon voulut imiter son exemple et finir son ouvrage. La couronne espagnole devait appartenir à un de ses frères. Sous prétexte d'envoyer des renforts à l'armée de Portugal, il remplit de ses troupes le nord de l'Es-

pagne, et bientôt, profitant des dissensions de la famille royale, il obtint de Charles IV et de son fils Ferdinand, prisonniers tous deux à Bayonne, une double abdication qui faisait passer la couronne d'Espagne sur la tête de Joseph Bonaparte. L'ambition de Napoléon était satisfaite, et il croyait sincèrement pouvoir organiser un grand royaume en Espagne, en y annexant le Portugal et en plaçant ces deux pays sous l'égide de la France.

Les Espagnols n'ayant plus de gouvernement national, plus d'armée, plus de généraux, se montrèrent plus difficiles à soumettre que lorsqu'ils disposaient de forces et de ressources régulières. On improvise ici et là, dans les Asturies, dans l'Andalousie, dans la Galice, des résistances locales; on crée des juntes de

gouvernement; on se lève contre les Français et contre le roi étranger imposé par Napoléon. Au nom de Ferdinand VII, qui était prisonnier en France, le pays s'est mis tout entier en insurrection. On ne se battait pas régulièrement, mais on dressait des embuscades, on employait des stratagèmes pour tromper les troupes françaises, pour les détruire, pour les tuer comme des ennemis mortels, pour lesquels il n'y avait point de grâce.

Cet élan patriotique contre l'étranger envahisseur passa les frontières, pénétra en Portugal, où les mêmes instincts, les mêmes passions, des moyens presque semblables, dominaient les masses de la population. A Porto, à Braga, dans le nord tout entier, le soulèvement est ir-

résistible. Les troupes espagnoles, à Porto, abandonnent la ville aux Portugais, pour courir en Espagne au secours de leurs compatriotes. Junot est obligé de faire mettre bas les armes aux régiments espagnols qui sont à Lisbonne et à Setubal, et les jeter à fond de cale dans de vieux navires. La guerre contre les Français s'étend du nord au sud. Ils se trouvent cernés, et sans communication avec la France. Par la mer, les flottes anglaises les menacent. Par terre, les Portugais et les Espagnols les enveloppent. Les Anglais accourent alors comme amis des Portugais, ou plutôt comme ennemis de Napoléon. Wellington débarque près du Mondego, forme une armée anglo-portugaise, et avance sur la capitale. Après avoir battu Laborde à Rolissa, il vainquit

Junot à Vimeiro, et une capitulation fut signée à Cintra, par laquelle l'armée française s'engageait à évacuer le Portugal.

Le Portugal fut ainsi délivré de la domination française, et les autorités nommées par le prince régent rentraient en fonctions. Mais l'Empereur Napoléon n'était pas homme à céder. Une deuxième armée française, sous les ordres du maréchal Soult, pénétra dans le Portugal à travers des milliers de guérillas qui l'assaillaient de toutes parts. Sa tâche était difficile. Il n'avait point à combattre une armée régulière, mais il trouvait la guerre partout autour de lui, sans cesse renaissante. Après une marche des plus pénibles, il s'arrêta à Porto, attendant des renforts qui n'arrivèrent pas. Attaqué à

l'improviste par Wellington, il sauva son armée, mais il dut abandonner sa conquête. Pour la deuxième fois, le Portugal s'est vu délivré des Français.

L'Empereur ne perdit point l'espoir de jeter hors de ce coin de l'Europe les troupes anglaises, et de courber sous sa domination toute la Péninsule ibérique. Le maréchal Masséna réunit une armée de 55,000 hommes, et, après avoir occupé Ciudad Rodrigo et Almeida, se dirigea sur Coimbra, pour aller de là à Lisbonne, aidé par Ney et d'autres lieutenants presque aussi renommés que lui-même. Wellington n'ayant pas réussi à l'arrêter dans la forte position de Bussaco, recula jusqu'à la mer. Masséna arriva devant les lignes de Torres Vedras, quand l'armée anglo-portugaise s'y était déjà

concentrée. Malgré son énergie, il ne put forcer ces formidables retranchements, et, après plusieurs mois d'attente opiniâtre, il opéra lentement sa retraite sur l'Espagne. Le Portugal échappa définitivement ainsi à la conquête française.

II

Après les guerres de l'invasion française, le Portugal devait chercher à se relever du triste état où il était tombé. Tout le pays avait beaucoup souffert. Les champs étaient abandonnés et sans

culture ; les villes et villages déserts et détruits pour la plupart. Les ports seuls offraient encore un aspect de vie. Ceux-là même avaient vu disparaître leur commerce devant l'ouverture aux pavillons étrangers des ports du Brésil, et devant la ruine de tous les monopoles de navigation et de commerce. Un détestable gouvernement nommé par le prince régent ne faisait rien en faveur du pays devenu colonie de son ancienne colonie, et sujet de Rio de Janeiro, élevé à la dignité de capitale de la monarchie portugaise. Jusqu'à 1820, on tâtonna dans la misère, dans le désespoir, dans l'absence de toutes les ressources du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, et dans la plus incroyable désorganisation. Il n'y avait point de justice ; la cor-

ruption la plus exécrable s'étendait partout. Il n'y avait point d'administration financière; les recettes étaient gaspillées, détournées, volées. Il n'y avait point de droits personnels ou de propriétés à l'abri de l'arbitraire du gouvernement et des fonctionnaires publics. Des conspirations se formèrent. La révolution de Cadix encouragea les Portugais. Les aspirations aux libertés individuelles et politiques, le désir d'un régime représentatif, l'urgence d'un changement des institutions, se firent sentir partout, et dominèrent tous les esprits. Plusieurs partis s'organisèrent. L'un voulait s'annexer à l'Espagne pour jouir des libertés établies dans la constitution de 1812, que Ferdinand VII avait été contraint d'accepter. L'autre prétendait exclure la famille de

dom João de la couronne portugaise, en la laissant au Brésil, et en élevant au trône le duc de Cadaval, qui descendait aussi de la maison de Bragance. Un troisième parti, plus nombreux, plus instruit, et plus patriotique, voulait, tout en imposant une constitution libérale au prince régent devenu roi sous le nom de João VI, le ramener en Portugal, et rendre à la métropole la suprématie que sa colonie lui avait enlevée.

Ce dernier parti accomplit une révolution à Porto, le 24 août 1820. Tout le royaume l'accepta. On nomma un gouvernement provisoire, et on appela les cortès pour faire une constitution. Dom João VI se décida alors à retourner à Lisbonne, en laissant au Brésil son fils aîné, l'héritier du trône, dom Pedro, en

qualité de régent du Brésil. Mais malgré toute la bonne volonté du roi, malgré sa condescendance pour les décisions des cortès, cette assemblée issue d'une révolution et de l'anarchie, en montra les instincts violents et despotiques. Sa domination arbitraire provoqua dans le Portugal une redoutable réaction et amena dans le Brésil un soulèvement qui sépara cette puissante colonie de sa malheureuse métropole.

La séparation du Brésil eut pour résultat la dissolution des cortès et le rétablissement de l'absolutisme; mais le Portugal ne gagna rien à cette restauration du passé, qui ne lui rendait pas sa grandeur coloniale. João VI mourut laissant une couronne qui revenait de droit à dom Pedro, mais que son frère dom Mi-

guel devait lui disputer. Dom Pedro, pour tout concilier, abdiqua la royauté du Portugal en faveur de sa fille dona Maria, et offrit la main de celle-ci à dom Miguel. Cette union de famille avait quelque chance de réussir si dom Miguel, impatient de régner seul, ne s'était fait proclamer roi et n'avait forcé sa nièce à retourner au Brésil. Il ne resta à dona Maria que les îles Açores, maintenues dans la fidélité par leur vaillant et honnête gouverneur, le comte de Villaflor.

Dom Pedro résolut de soutenir les droits de sa fille, et voyant les Brésiliens peu disposés à s'associer à ce projet, il aima mieux renoncer à son empire qu'à sa noble entreprise. A la suite de la démonstration populaire du 6 avril 1831, il abdiqua sa couronne américaine en

faveur de son fils dom Pedro II, et passa en Europe avec dona Maria. Terceira offrait un lieu de réunion à sa petite armée grossie de volontaires anglais et français. De l'ile Terceira, dom Pedro s'aventura à passer au cœur du royaume de Portugal. Avec 7,500 hommes, il débarqua sur la plage de Mindello et occupa la ville de Porto, où il établit le siége de son gouvernement au nom de sa fille, la reine dona Maria II. Le Portugal était tout courbé sous le pouvoir de dom Miguel; une armée excellente combattait pour soutenir son autorité. L'absolutisme le plus violent, tracassier, vigilant, astucieux et brutal, arrachait par la terreur de bruyantes et presque unanimes adhésions. Il n'y avait point de presse; une seule gazette

du gouvernement publiait les nouvelles politiques et répandait celles qui lui convenaient. Il n'y avait point de justice; les tribunaux étaient des instruments de la tyrannie, de l'arbitraire du roi. Personne ne pouvait penser, lire ou écrire, qu'autant que le gouvernement le lui permettait. Aux douanes, on défendait l'entrée des livres et journaux étrangers. Les prêtres, dans les chaires, soute naient le zèle des sujets fidèles et menaçaient les ennemis et les indifférents des châtiments dans ce monde et des peines éternelles dans l'autre. Les cadres de l'armée se remplissaient vite, grâce à un système barbare de recrutement. Une police active pénétrait partout, cherchant à découvrir les intentions les plus cachées, les désirs et les aspirations les

plus intimes. A la moindre dénonciation, on dressait des échafauds, on versait le sang des suspects et on décimait la population. Il n'était pas difficile à dom Miguel de tomber sur cette poignée d'hommes, que dom Pedro avait réunie sous les murs de Porto, et avec laquelle l'ancien empereur du Brésil osait tenter la conquête d'un royaume où son frère possédait plus de 60,000 soldats. Mais cette poignée méritait d'être chantée par Homère ou Camõens. La défense de Porto contre les forces miguélistes est un des beaux faits militaires de notre époque, et l'audacieuse expédition des Algarves fait autant d'honneur à l'habileté du chef qui la conçut qu'à l'intrépidité des soldats qui l'accomplirent. Cette diversion ouvrit aux troupes de dona Maria l'en-

trée de Lisbonne et hâta la chute de dom Miguel. Dans cette lutte, les Portugais déployèrent des vertus dignes de leurs ancêtres. Dom Pedro surtout montra un grand caractère, une constance à toute épreuve et qui finit par triompher. Il avait vaincu l'usurpateur, il lui restait à faire un bon usage de la victoire.

Il commença par rétablir la Charte constitutionnelle, gardant toujours la qualité de régent pendant la minorité de la reine. Il convoqua les chambres législatives et organisa l'administration publique; mais les fatigues et les souffrances qu'il avait endurées, les guerres pénibles que, comme soldat et comme chef d'armée, il avait pendant si longtemps soutenues, abrégèrent sa vie et lui ouvrirent le tombeau à l'âge de trente-six ans.

Connaissant que sa fin était prochaine, il maria sa fille au fils du prince Eugène de Leuchtenberg, la fit déclarer majeure par le Parlement, et lui remit le gouvernement du Portugal. La mort l'enleva le 24 septembre 1834. Son nom est resté lié à une période importante de l'histoire de son pays. Il forma deux peuples pour les institutions libérales monarchiques; il les sauva de l'anarchie, des désordres, de l'arbitraire du pouvoir absolu; il laissa la couronne du Brésil à son fils aîné, dom Pedro II, et celle du Portugal à sa fille dona Maria II. Il disparut du monde au moment le plus glorieux de sa vie, et deux peuples réunis autour de son sépulcre le regardent encore comme leur libérateur héroïque.

III

Que pouvait être la littérature portugaise pendant une époque si tourmentée par les événements politiques, par les guerres étrangères et civiles, au milieu des désordres qui bouleversaient le royaume et menaçaient de l'engloutir dans le chaos? Il n'y a point de littérature proprement dite en Portugal pendant cet espace de temps. On ne voyait que souffrances et ruines. Les Français avaient dévasté le pays. L'indépendance du Brésil lui arracha, avec ses princi-

pales ressources, presque tous les moyens de se relever[1]. Les folies et les exagérations des cortès de 1821 changèrent les espérances en déceptions. Le despotisme de dom Miguel menaça de tuer jusqu'aux derniers germes de culture intellectuelle. La lutte des deux frères de la maison de Bragance appela sous leurs drapeaux toute la population du royaume, et le champ des lettres et des sciences resta abandonné.

Il a fallu du temps pour que la littérature reparût et se fît apprécier. C'est sous le règne de dona Maria II qu'eut lieu cette renaissance, et que les lettres reprirent leur essor. On se dit que le peuple ne vit point seulement de guerres, de luttes politiques, de commerce, d'industrie, de richesses, de bien-être matériel.

Le cœur, l'esprit et l'âme ont besoin d'autres aliments, d'autres aspirations. « Nous possédons, disaient les hommes instruits, une langue merveilleuse, sonore, poétique. Nous avons un glorieux passé littéraire ; c'est à nous de le faire revivre et de reprendre une place honorable parmi les peuples de l'Europe. »

Mais avant d'exposer cette renaissance, nous voulons montrer en quelques mots les efforts que firent des hommes de mérite pour empêcher que tout vestige de culture littéraire s'effaçât dans leur pays. On peut assurer que le Portugal n'a pas connu de vraie littérature pendant les quarante premières années du dix-neuvième siècle ; mais ce n'est pas dire qu'il n'y ait point paru quelques ouvrages intéressants et curieux sur diverses ma-

tières, la philologie, l'histoire, la géographie, les sciences mathématiques et naturelles, le droit, la théologie.

Trigoso, Fernandes Thomaz, Borges Carneiro, Ferreira Borges, Pereira e Souza, Corrêa Telles, s'occupèrent de législation. L'évêque de Viseu envoyait à l'Académie royale des sciences de Lisbonne des mémoires biographiques, des traités de théologie et de morale. Frei Francisco de São Luiz approfondissait les origines de la langue portugaise. Le vicomte de Santarem publiait des études magnifiques sur les anciennes conquêtes du Portugal en Afrique. Silvestre Pinheiro oubliait sa langue maternelle pour écrire en français des ouvrages importants de droit public, pendant que d'autres écrivains commentaient les œuvres

juridiques de Pascual José de Mello et de Lobão, dans leur idiome national. L'Académie ne cessait de mettre au concours des questions de grammaire, de navigation, de statistique, de chronologie et de philologie. On discutait l'organisation du gouvernement du Portugal du temps d'Affonso Henriques, pour persuader au peuple qu'il n'y avait de conforme à ses mœurs que le régime de l'absolutisme, et les anciennes cortès, divisées en trois branches, clergé, noblesse, et représentation populaire, assujetties au roi. C'est une assemblée de ce genre qui déclara dom Pedro déchu du trône, et conféra la couronne à dom Miguel.

Mais la véritable philosophie, qui ne vit que par la liberté; l'histoire impartiale, qui a besoin d'air pur et sain; la

critique littéraire, qui exige des connaissances encyclopédiques et libérales; enfin la poésie, cette sœur de charité du peuple, cette fille chérie du ciel, cet aliment qui ennoblit et élève l'esprit, et moralise le cœur humain; la philosophie, l'histoire, les belles-lettres, la poésie ne pouvaient se faire jour à travers une atmosphère chargée de nuages et de tempêtes, au milieu de la nuit lugubre d'un despotisme barbare.

Jusqu'en 1818, Francisco Manoel, le poëte exilé, auquel M. de Lamartine avait adressé une de ses mélodieuses épîtres, avait fait retentir les bords de la Seine de ses vers brûlants et patriotiques dans l'idiome de Camõens. Ces vers traversaient l'espace, et allaient remuer fortement les âmes des Portugais. Mais la

mort l'avait arraché du monde, loin de son pays, de sa famille, de ses amis. Il n'y avait plus en Portugal que des poëtes médiocres, qui n'ont laissé aucun souvenir. Qu'était-ce qu'un José Agostinho de Macedo, qui rimait des vers sonores sans pensées, sans passion, sans imagination; qui écrivait des articles littéraires et critiques sans conviction? Que peut-on dire de José Daniel, qui cherchait à égayer le peuple avec de détestables parodies, des farces immondes et des romans extravagants? Qui parle aujourd'hui des tragédies froides d'Aguiar Leitão, qui n'étaient que de misérables copies du théâtre classique français des dix-septième et dix-huitième siècles, avec toute sa surcharge de confidents, et en exagérant encore les trois fameuses

unités qu'on a attribuées si faussement au théâtre d'Eschyle et de Sophocle?

Un nom seul de cette époque malheureuse et fatale mérite d'appeler notre attention et de fixer nos regards : c'est celui d'un prêtre, un évêque, qui avait du goût littéraire et un véritable talent d'écrivain; qui savait manier cette langue admirable du Portugal, et en tirer des sons harmonieux et fiers.

Cet écrivain, c'est dom Francisco Lobo, évêque de Viseu. Savant théologien, dévoué aux doctrines ultramontaines, n'acceptant en politique que le gouvernement absolu, il avait reçu de la nature des qualités admirables, qui pouvaient faire de lui un rival de Joseph de Maistre. Ministre des affaires ecclésiastiques et de la justice de dom Miguel, il a laissé

une mémoire effrayante, car c'est par la violence qu'il cherchait à faire passer de la théorie dans la pratique ses idées de despotisme et de théocratie. Le trône et l'autel, ou plutôt l'autel et le trône, constituaient son symbole, le couronnement de l'édifice qu'il songeait à établir dans son pays. Mais, comme littérateur, ses essais inachevés, ses travaux à peine esquissés, ses mémoires sur quelques écrivains, ses traités de questions dogmatiques, morales et théologiques, lui ont acquis une réputation honorable, et le placent à la tête des auteurs portugais du dix-neuvième siècle.

L'étude qu'il a écrite sur Frei Luiz de Souza est un véritable joyau de la langue portugaise. Quelles couleurs poétiques ! Que de goût littéraire et de critique phi-

losophique dans ses appréciations! Comme il sait peindre ce caractère loyal, ces qualités aimables, cette douceur, cette bonhomie du guerrier qui, échappé de la captivité des Arabes africains, et marié à une femme charmante, voit un jour arriver le premier mari de sa femme, qu'on croyait mort, et convient avec elle de s'ensevelir lui au couvent de São Domingos, et elle dans un monastère de pénitentes! Après l'homme, vient l'écrivain. Le moine se fait auteur et s'adonne aux études historiques. Son génie littéraire se révèle, et il élève à son pays et à sa langue trois monuments, qui resteront à jamais incomparables, et par la profondeur des pensées, et par l'ordre harmonieux de la composition, et par l'intérêt palpitant du sujet, et par le

style, le plus beau qu'on connaisse en Portugal, qu'on ne cesse d'étudier comme le modèle le plus accompli de la langue lusitanienne! Francisco Lobo montre dans cet essai biographique le caractère impartial et intelligent du véritable critique. Il fait ressortir les beautés, les sublimités connues et cachées des *Annales de Dom João III*, de la *Vie de Bartholomeu dos Martyres*, et de l'*Histoire de l'ordre de São Domingos*, ouvrages échappés de la plume de Frei Luiz de Souza. Mais il analyse aussi les parties faibles de ces écrits et explique les causes de ces défaillances avec la liberté d'un philosophe et la sagacité d'un maître.

Si l'on envisage son mémoire sur le Camõens simplement au point de vue littéraire, on n'a que des éloges à don-

ner à l'évêque de Viseu. On n'avait jamais recueilli autant de matériaux intéressants pour raconter la vie du poëte et du soldat, ses aventures chevaleresques dans la grotte de Macau, au milieu des peuples de l'Inde, à travers les mers de l'Asie, dans les prisons et les naufrages, dans les combats et les expéditions lointaines. La langue portugaise du seizième siècle reparaît avec toute sa symétrie musicale, ses tours pittoresques, ses phrases charmantes et son expression admirable. Mais le biographe ne parvient point à embrasser le génie du Camõens dans toute son étendue, dans sa profondeur, sa mélancolie rêveuse, son essor grandiose et son élan patriotique. L'évêque de Viseu ne méconnait point la valeur de quelques parties du poëme des

Lusiades. Il les trouve égales aux meilleurs chants de l'*Énéide*, et presque au niveau de l'*Iliade*. Il préfère le poëme des *Lusiades* à la *Jérusalem* du Tasse. Mais il est trop sévère pour les descriptions, où se rencontre la mythologie ancienne mêlée à la religion du Christ. Il ne peut pardonner au plus grand poëte portugais de n'être pas assez théologien et religieux, catholique et croyant aveugle. Il tonne contre le polythéisme, et ne voit aucune beauté dans ces fictions admirables, dans cette poésie pittoresque, qui ont fait les délices des peuples anciens, et charment encore les esprits cultivés. Il accuse avec énergie le Camões d'employer les grâces de l'imagination payenne pour peindre et embellir les événements modernes, et ce défaut lui semble

assez grave pour l'emporter sur les merveilleuses beautés du poëme.

Nous ne prendrons pas à tâche de défendre le Camõens. Il serait un poëte inimitable et sans défaut s'il n'avait pas eu recours aux fictions de la mythologie. Mais il faut reconnaître deux choses: c'est d'abord qu'il ne s'est servi de la poésie du polythéisme que pour mieux colorer quelques scènes de son ouvrage; il a su si bien fondre ses propres inspirations avec les couleurs empruntées aux religions anciennes, qu'il n'y a rien de plus parfait et de plus majestueux que l'épisode du cap de Bonne-Espérance. Ce géant qui tombe des cieux, qui se convertit en rocher, et qui sème des tempêtes autour de son terrible promontoire, pour qu'il soit infranchissable, surprend

par la grandeur et éblouit par la magnificence. On comprend la peur des audacieux navigateurs qui l'avaient découvert avant Vasco de Gama. On admire le courage de ce navigateur, méprisant les cris du géant, et avançant vers l'Inde à travers les vents impétueux et l'Océan soulevé.

Il faut aussi faire sa part à l'époque du Comõens, au seizième siècle, pour excuser ce mélange du profane et du sacré. Les esprits se nourrissaient de la littérature ancienne. Ils n'en connaissaient point d'autre. L'Europe se réveillait de son long sommeil. L'éducation intellectuelle se faisait par Homère, Virgile, Hérodote, Tite-Live, Aristophane et Térence. Dante, ce génie proéminent, Dante Alighieri n'avait-il pas aussi pris pour son

guide aux enfers le poëte Virgile, et, guidé par sa main, inspiré par ses œuvres, n'avait-il point produit avec un mélange des traditions anciennes et des pensées modernes sa *Divine Comédie*:

Dans la *Vie du duc de Cadaval*, l'évêque de Viseu profite de son sujet pour développer ses théories du pouvoir absolu lié à l'autorité religieuse. Dans ses mémoires théologiques et canoniques, c'est autant le prêtre ultramontain que l'écrivain élégant qu'on aperçoit. Nous l'avons déjà dit, il serait accepté dans le monde des lettres comme le rival de Joseph de Maistre, si ses œuvres étaient connues en France, en Allemagne ou en Angleterre. Écrivain de premier ordre, c'est un littérateur instruit, un théologien profond, mais imbu de l'esprit mo-

nacal, joignant aux croyances d'un catholique fervent l'intolérance d'un inquisiteur, qui n'admet point de controverses ni de doutes, et qui cherche à assujettir toutes les pensées et toutes les facultés intellectuelles au dogme immuable et à la volonté partie du Vatican. Cet alliage de l'esprit inquisitorial avec les doctrines les plus saintes n'est pas rare; mais chaque fois que nous le rencontrons, comme chez l'évêque de Viseu, c'est notre devoir de le combattre, dans l'intérêt même du catholicisme.

IV

Un jeune homme se préparait dans l'exil à lever l'étendard de la nouvelle renaissance littéraire au Portugal. Il était né à Porto et s'appelait Almeida Garrett (João Baptista). Il savourait les premiers flots de cette poésie moderne que lord Byron, en Angleterre, et M. de Lamartine, en France, répandaient en vers admirables. Il s'inspirait de la douceur rêveuse, de la mélancolie attachante et des profondes douleurs de ces deux esprits élevés, qui arrachaient des cordes de leurs

lyres des accents nouveaux qui allaient droit au cœur.

La poésie ne meurt point. Elle a, comme la nature, des printemps fertiles et des hivers brumeux. Elle se nourrit en silence dans les longues nuits du malheur, et reprend ses fleurs, ses amours et ses chants quand les arbres fleurissent et que le soleil se lève et resplendit. Après de longs siècles, on entend des voix de jeunes filles faire retentir sous les voûtes de l'Alhambra les romances d'Almanzor et les souvenirs de Grenade. De temps en temps, le montagnard écossais entonne ses ballades de Robin Hood et de Percy, et les rochers et les lacs répètent l'écho des époques passées. Le sauvage Tamoyo du Brésil, qui a quitté les plages pittoresques de Guana-

bara pour les déserts inconnus et les huttes placées au bord des grands fleuves qui roulent l'or et les diamants, improvise de plaintives élégies consacrées au souvenir de sa baie chérie et des îles charmantes, berceau de ses ancêtres.

Rien n'est tel que la proscription pour ouvrir les voies du cœur. On se replie sur soi-même, et les cordes de la harpe vibrent spontanément. Le cours limpide du ruisseau qui baignait les pieds tranquilles de la maison paternelle; le vent qui bruissait sur les toits qui nous ont abrité à l'âge heureux de nos premières années; le chant de l'oiseau au lever de l'aurore et à la chute du jour; l'arbre qui nous ombrageait de ses rameaux et de ses feuilles; ces œillets, ces marguerites, ces roses que nous avions l'habitude de

cueillir dans nos promenades solitaires à travers les champs, au milieu des bois voisins; le son des cloches de la petite église où nous avons reçu le baptême et qui annonçait les joies et les douleurs du hameau ; tout cela nous revient à l'esprit pour nous rappeler le sol aimé et la patrie absente ; tout cela nous remplit de souvenirs tristes, mais poétiques; sombres, mais féconds en divines inspirations. Que l'exil soit volontaire ou forcé, qu'on s'appelle Dante ou Byron, Ovide ou Francisco Manoel, Ugo Foscolo ou Garrett, Miskiewicz ou Heine, on boit à la même source, on se nourrit du même aliment, on se prend à la même passion. Les différences ne consistent que dans le plus ou moins d'élévation d'esprit des divers poëtes, dans leur enthousiasme

plus ou moins profond, dans leur imagination plus ou moins large.

Almeida Garrett a étudié les secrets et les beautés de la langue portugaise dans les odes de Francisco Manoel. Il s'est épris des tendances de la nouvelle école poétique dans les *Harmonies* de Lamartine; il s'est ému de cet esprit superbe et dédaigneux que respirent tous les ouvrages de lord Byron. Il a proclamé la réforme de la poésie portugaise en faisant ses adieux aux anciennes traditions, et en invoquant la muse romantique pour l'aider dans la grande mission qu'il s'est donnée, de faire revivre la poésie portugaise.

« Idoles dorées d'Ascré, agréables fictions de la Grèce poétique, qui m'avez charmé dans mon enfance et dans ma jeu-

nesse, adieu, adieu pour toujours. Je m'envole vers d'autres pays, vers d'autres hémisphères, vers d'autres autels, vers d'autres dieux[1] ! »

Il avait acquis une réputation de poëte lorsqu'il était encore à l'université de Coïmbra, et suivait les cours de droit. Il avait écrit déjà une tragédie de *Caton*, calquée sur celle d'Addison et remplie de caractères exagérés et de situations tout à fait fausses. Il avait imprimé des vers patriotiques en l'honneur de la révolution libérale de 1820. Il abandonna tout ce bagage d'enfant pour suivre la nouvelle école romantique, et s'inspirer

[1] Premiers vers de *Dona Branca* :

Aureos Numes d'Ascreo, ficcoès risonhas
Da culta Grecia.....

d'une poésie plus vraie, mieux sentie, plus appropriée à son époque et à son génie.

Dona Branca fut son premier ouvrage dans la nouvelle voie. C'était un roman en vers, selon les formes de Cortereal, de Quevedo, de Durão, de Basilio da Gama, et d'autres poëtes portugais et brésiliens des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Mais le sujet, les épisodes, l'inspiration s'éloignaient des poëtes classiques et se rapprochaient de Walter Scott et de lord Byron, de *la Dame du Lac*, de *Marmion*, de *Parisina* et du *Corsaire*. Une princesse portugaise est enlevée par un chef maure du voisinage, qui la renferme dans un château enchanté sous la protection d'une fée. La princesse dona Branca se prend

d'amour pour le beau jeune homme, son ravisseur. Retrouvée par ses parents, elle se cache dans un couvent et y meurt d'ennui et de désespoir. Cette action si simple sert de trame au poëte pour y broder des descriptions de pays, des mœurs, des tableaux de sentiments et des scènes magnifiques. Le fond est national, les couleurs le sont aussi, et tout ce caractère national s'empreint de la plus riche poésie. Les moines, les preux chevaliers chrétiens, la cour portugaise, les nonnes, les Maures chevaleresques, les fées des traditions arabes, tout y tient sa place, tout respire et vit d'une vie puissante et splendide. Les passions, les douleurs, la joie, les plaisirs, les aventures et les amours forment des épisodes dramatiques peints par un véritable artiste.

Le poëme de *Dona Branca* dans un pays tout rempli du souvenir des anciens Arabes, qui y ont longtemps dominé et n'en ont été chassés qu'après des luttes héroïques, fut un événement et produisit une révolution dans la littérature portugaise. On découvrit bientôt le nom de l'auteur, qui avait d'abord gardé l'anonyme; on le salua; on l'applaudit dans tous les lieux où la langue lusitanienne était parlée. Son poëme se trouva dans toutes les mains; il créa une foule d'imitateurs, qui, comme tous les copistes, n'ont pu jamais arriver à la hauteur du maître.

Encouragé par son succès, Garrett osa aller plus loin. Un poëme sur la vie du Camõens parut bientôt après. Dans la partie sentimentale et mélancolique il

surpassa *Dona Branca*. Malheureusement, il lui manquait l'originalité, le naturel de l'ouvrage précédent. On ne retrouvait point ces scènes chevaleresques, ces descriptions de mœurs des différentes classes du pays, ces luttes de Portugais et de Maures, ces légendes charmantes des anciens temps, ces fictions dorées qui vivent encore dans les traditions du Portugal, et le poëme sur la vie de Camõens, remarquable à bien des égards, sembla une chute plutôt qu'un progrès véritable.

Garrett se releva. Il se fit encore plus national ; il parla mieux aux cœurs des Portugais en écrivant un troisième poëme sous le titre d'*Adozinda*, légende charmante et intime, roman dont le fond est plein de poésie, plein d'intérêt dramati-

que, de situations pittoresques, de descriptions exquises, et dont les vers harmonieux sont devenus populaires. L'*Adozinda* fut accompagnée d'une collection de poésies lyriques, dont quelques-unes peuvent rivaliser avec les plus charmantes pièces de Lamartine. L'*Adozinda* et les *Lyres de João Minimo* placèrent Garrett à la tête de la littérature portugaise de notre temps.

Jeté dans la politique, élu député au Parlement portugais, élevé à la Chambre des pairs et nommé ministre des affaires étrangères, Garrett n'a jamais oublié le culte des Muses. Il avait créé une nouvelle école poétique, et il voulut que cette école conquît le théâtre, envahi tout à fait alors par de mauvaises traductions et de détestables copies de

mélodrames et de vaudevilles français. Il profita des intervalles de loisirs que lui laissait la politique pour se mettre à l'œuvre. Il dut d'abord s'attaquer à la partie pour ainsi dire matérielle de cette tâche, s'occuper de l'administration économique du théâtre, et préparer des comédiens capables d'interpréter ses ouvrages futurs. Il combattit un système de déclamation chantante qui s'était introduit, et s'attacha à le remplacer par le naturel, l'aisance et les bonnes manières. Cette réforme accomplie, il fit jouer son premier drame, *Un Auto de Gil Vicente*, en trois actes et en prose.

Le succès fut immense. L'intérêt du drame, son langage passionné, ses caractères bien développés, surtout ceux du roi dom Manoel, de la princesse

sa fille, et du poëte portugais Gil Vicente, la nouvelle manière des acteurs, tout produisit une forte impression sur le public, qui voyait l'histoire de son pays, ses grands hommes, ses poëtes chéris et ses rois paraître devant lui, et lui arracher des élans d'enthousiasme et des larmes. Une ancienne tradition racontait que le poëte Gil Vicente, premier des poëtes dramatiques portugais et qui était bien reçu à la cour du roi dom Manoel, avait aimé passionnément l'infante fille du roi, et avait été payé de retour. Le drame de Garrett repose sur cette tradition populaire. Le dernier acte de la pièce est surtout remarquable. La princesse avait été fiancée au duc de Savoie ; elle s'embarque sur une flotte, et, au moment du départ, le poëte s'introduit

à bord du vaisseau principal, ne pouvant se résigner à se séparer de celle qu'il aime. Le roi vient faire ses adieux à sa fille, et le poëte ne trouve d'autre moyen pour ne pas compromettre la princesse, que se jeter à la mer par la poupe du navire. La princesse s'évanouit, et le roi, frappé d'étonnement, devine un secret qui lui avait jusque-là toujours échappé.

Garrett ne s'est pas arrêté. A l'*Auto de Gil Vicente* succéda l'*Alfageme de Santarem*, où il développa cette grande figure de Nuno Alvares Pereira, le célèbre capitaine, compagnon d'armes du roi dom João Ier du Portugal. C'est un drame tout patriotique, riche en souvenirs historiques, où les preux chevaliers et les défenseurs de la nationalité portugaise sont peints d'un pinceau magistral, dans

leur vie, leurs passions et leurs idées chevaleresques.

Luiz de Souza[1] suivit l'*Alfageme*. Nous avons déjà esquissé la vie aventureuse de ce moine célèbre, historien de premier ordre, littérateur profond, guerrier intrépide, prisonnier des Maures de l'Afrique, époux si aimant. *Gil Vicente* est un drame plus pittoresque, l'*Alfageme* plus grandiose, mais *Luiz de Souza* les surpasse par les scènes dramatiques, par l'intérêt de l'action, par la peinture des caractères et par l'expression profonde et mélancolique de la douleur et des passions. *Luiz de Souza* est un chef-d'œuvre. Il ne cède en rien à *Egmont* de Goethe, et il est plus touchant et plus

[1] M. Ruscala a traduit en italien et publié à Turin le drame de *Frei Luiz de Souza*.

dramatique. La scène où le premier mari de la femme se montre en pélerin revenu de sa captivité chez les Maures d'Afrique est admirable à tous les points de vue. Son portrait est là dans une galerie de tableaux, parmi ceux de ses parents morts, comme on croit qu'il l'est lui-même. On ne peut le méconnaître, malgré les longues années de l'absence, malgré les ravages du temps et de l'âge, malgré les souffrances de la captivité. La scène où Luiz de Souza reçoit l'ordre du gouvernement de Philippe II d'Espagne, alors maître du Portugal, de céder sa maison aux employés de l'administration, et où il préfère la brûler, est d'un grand effet dramatique. Enfin l'auteur a épuisé dans les adieux des deux époux, au moment de leur séparation éternelle,

toutes les grâces et les délicatesses du sentiment.

Garrett ne s'est point contenté de la réforme dramatique, qu'il a opérée dans son pays, et qui a été poursuivie par des élèves excellents, dont nous parlerons un autre jour. Il a prétendu améliorer le roman, le retirer de l'ornière dans laquelle il se traînait, le doter de véritables passions, et de la peinture consciencieuse des mœurs historiques. Il a écrit l'*Arco de Santa Anna*, tableau du quatorzième siècle, plein d'action, de vie, d'intérêt. Son langage en prose est un peu incorrect et traînant. Ses vers avaient beaucoup plus de force, de régularité, de pureté classique. Il s'y montrait imitateur de la langue du seizième siècle, tandis que dans sa prose il emploie le

premier mot, la première expression qui lui vient à l'esprit, quelquefois même un terme français ou anglais, pour ne pas se donner la peine de chercher un équivalent portugais. Mais la pensée, l'esprit, les idées sont toujours d'un grand poëte, d'un génie créateur, d'un véritable réformateur, dont on avait grand besoin au Portugal pour mettre fin à cette littérature imitative, copie éternelle des anciens, qui se répétait continuellement et partout, et cachait sous des masques étrangers les sentiments et les mœurs du peuple lusitanien. Garrett frappa le rocher de son épée, et en fit jaillir une source de poésie admirable. Il fut et il est encore le plus grand écrivain du dix-neuvième siècle en Portugal, le promoteur de la renaissance littéraire.

TROISIÈME PARTIE

I

C'est sous dona Maria II que le gouvernement représentatif s'est organisé dans le Portugal. La constitution octroyée par l'empereur du Brésil, dom Pedro Ier, au peuple de la Lusitanie, au moment où il apprit à Rio de Janeiro la mort de son père, alors que, ne pouvant réunir

les deux couronnes, il garda pour lui et sa descendance mâle celle de l'Amérique, et abdiqua ses droits au trône de Portugal en faveur de sa fille dona Maria da Gloria, cette constitution, disons-nous, avait appelé autour du pouvoir de la nouvelle reine tous les hommes capables et honnêtes du Portugal. Dona Maria, en inaugurant le régime libéral dans son pays adoptif, ne trouva que des sympathies dans le cœur du peuple, fatigué de tant de guerres et tant de calamités.

Après les désastres du commencement du siècle, après la tyrannie de dom Miguel et la lutte sanglante des deux frères, le Portugal semblait devoir trouver enfin le repos et la prospérité dans ces institutions libres, qui lui assuraient tous

ses droits civils et politiques. Une chambre des pairs héréditaire, recrutée dans la noblesse, le haut clergé, les grands fonctionnaires, les plus riches propriétaires, et une chambre élective, représentant les intérêts mobiles et changeants de l'opinion publique, formaient le pouvoir législatif sous la condition de la sanction royale. Le pouvoir exécutif, confié à des ministres responsables choisis par la couronne, et qui ne pouvaient se maintenir à leur poste sans la double confiance du souverain et de la majorité de la Chambre des députés; le pouvoir judiciaire permanent, indépendant, et exercé par des magistrats à vie; des administrations locales; la liberté de la presse et le droit de pétition devaient satisfaire toutes les ambitions légitimes

et toutes les aspirations raisonnables.

Bien que ce régime n'ait pas toujours fonctionné facilement et régulièrement chez un peuple qui n'avait point l'expérience de la vie publique, bien qu'il ait subi quelques réformes et qu'il ait été mis plus d'une fois en danger par les violences des partis, il subsiste cependant. Le Portugal a compris enfin qu'aucune autre forme de gouvernement ne pourrait être aussi favorable à son bonheur et à son développement progressif, que le régime fondé par dom Pedro, et loyalement pratiqué par dona Maria. Cette reine, après bien des épreuves supportées avec courage, put quitter tranquillement la vie, rassurée sur le sort de ses enfants et l'avenir du Portugal.

Il est impossible aujourd'hui, dans le

calme des passions, de méconnaître les services importants, les hautes qualités d'esprit et de cœur, et les vertus exquises de cette femme-roi, qui apprit aux Portugais à apprécier les bienfaits du gouvernement représentatif, et à ses enfants l'art difficile de gouverner, en combinant dans une juste proportion les forces conservatrices et les aspirations libérales, les intérêts du prince et ceux du peuple. On doit aussi remercier son deuxième époux, le prince-roi dom Ferdinand de Saxe-Cobourg, de tous les efforts qu'il a déployés pour le bien de sa patrie adoptive et de la race de Bragance, en acceptant, avec une franchise et une loyauté à toute épreuve, les institutions libérales qu'il y trouva établies par son beau-père.

Dom Pedro V, fils de dona Maria et de dom Ferdinand, régna très peu d'années et vécut beaucoup moins que ne le devaient désirer les Portugais. Il descendit au tombeau dans l'âge souriant de la jeunesse, en léguant sa couronne à son frère dom Luiz. C'était encore un enfant, mais ses talents précoces, sa maturité réfléchie, l'honnêteté de son caractère, son zèle de roi et son patriotisme de Portugais promettaient au pays un de ses meilleurs souverains et un règne prospère et glorieux.

Les nouvelles institutions politiques ont pu supporter sans danger ces changements de règnes se succédant à si court intervalle. Ce mot fatal et lugubre — le roi est mort — n'a plus donné prétexte à lever l'étendard de la révolte, n'a plus

excité les ambitions des prétendants, n'a plus occasionné des guerres intestines. On a pleuré sincèrement le roi qui venait de disparaître de la scène du monde, et on a répété de suite le cri de vive le roi, en saluant son successeur légitime et en l'environnant de la sympathie populaire. On doit ce bienfait aux institutions représentatives, qui, chaque jour, pénètrent plus profondément dans les mœurs et les tendances du pays.

La liberté de la presse a produit une véritable révolution sociale. Elle a fait appel à toutes les aptitudes et à tous les talents; elle a dirigé l'esprit public; elle a répandu une certaine instruction sur les droits et les devoirs des citoyens; elle a développé les idées utiles et encouragé les efforts légitimes; elle a fait

connaître les noms de ceux qui se vouaient aux lettres, aux sciences, à la politique. C'est la presse qui a envoyé aux Chambres une espèce d'O'Connel discret, fécond, rude et populaire, appelé José Estevão; des orateurs spirituels, judicieux et brillants comme Rodrigo da Fonseca et Rebello da Silva ; des logiciens sévères comme Passos Manoel, Fontes de Mello, Casal Ribeiro et Martins Ferrão. C'est la presse qui a fait monter au ministère des administrateurs intelligents, tels que le duc de Saldanha, le comte de Thomar, le comte d'Avila, Joaquim Antonio de Aguiar, le marquis de Sá da Bandeira, le comte de Castro, le duc de Loulé.

Les esprits politiques passent du journal au Parlement, du Parlement à l'ad-

ministration publique. Les littérateurs et les savants vont du journal aux revues, et quittent les revues pour les livres. Le journal est devenu la voie de tout le monde, la base de toute renommée future, le baptême nécessaire de tous ceux qui veulent participer au mouvement social et intellectuel. Il y a bien du danger latent dans l'exercice de cette machine à haute pression. Elle cause souvent des douleurs, des calamités publiques. Mais en la réglant, en l'acceptant avec discernement, on ne peut douter que ses bienfaits soient de beaucoup supérieurs aux maux qu'elle produit, et en Portugal surtout. On ne peut nier que la *Révolution de septembre*, si bien rédigée par Rodrigues de Sampaio, *la Gazette du Portugal*, grand et véritable recueil cos-

mopolite et encyclopédique, créé par Teixeira de Vasconcellos, et dirigé aussi habilement par lui, le *Journal du Commerce*, qui a reçu les impressions intelligentes de Latino Coelho et de Silva Tullio, le *Portugais*, la *Nation*, le *Commerce de Lisbonne*, et tant d'autres, à Lisbonne, à Porto, à Coïmbre, qui comptent parmi leurs rédacteurs des talents si justement estimés par le public, n'aient offert aux esprits un aliment quotidien, sain et nourrissant, une polémique quelquefois passionnée, mais toujours profitable, et une instruction plus ou moins développée sur toutes les questions qui intéressent le bien-être, la fortune et les progrès sociaux.

On a essayé souvent, en Portugal, de fonder des revues hebdomadaires ou

mensuelles. Mais le retard qui résulte de ce mode de publication pour les discussions politiques ne leur a laissé que des lecteurs littéraires et scientifiques, et ceux-ci n'ont point suffi jusqu'à présent pour assurer la durée à des œuvres aussi utiles. Malgré la collaboration d'Herculano, de Marreca, de Castilho et de Mendes Leal; malgré l'intérêt et la variété de ses articles, le *Panorama* n'a eu qu'une vie difficile et maladive, qui n'a pu se prolonger. La *Revue Universelle* de Lisbonne est morte d'inanition, quoique des talents comme Rebello da Silva, Silvestre Ribeiro et Andrade Corvo eussent enrichi ses cahiers. La *Revue Contemporaine* vient de suspendre sa publication après cinq ans d'une existence littéraire brillante, et les écrivains

déjà cités, et Cascaes, Thomaz Ribeiro, Pinheiro Chagas, Innocencio da Silva, César Machado, Biester, Serpa Pimentel, n'ont pu lui donner une plus longue vie. Mais la semence a été jetée dans le sol, et nous espérons qu'elle pourra germer et fructifier. Les revues répondent à un besoin intellectuel que la presse quotidienne ne peut satisfaire; celle-ci a bien assez de remplir sa tâche obligée.

Le journal quotidien, c'est l'ami et le compagnon qui vient vous éveiller le matin, ou vous distraire le soir, et vous salue en vous apportant l'écho et le commentaire de tout ce qui se passe, de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait ou doit se faire. De vous à lui c'est une sorte de conversation rapide, qui

excite ou délasse l'esprit, provoque la pensée ou simplement amuse la curiosité. La revue littéraire et politique vous enseigne, vous guide dans l'étude, vous fait raisonner sur les questions que vous avez besoin de connaître, et vous fournit un aliment plus lentement élaboré que le journal, mais plus sain et plus vigoureux. Le journal, c'est l'esprit; la revue, c'est l'âme; le livre, c'est l'un et l'autre. Le peuple a besoin de ces trois formes de publications, car, si elles répondent à leur mission, elles doivent concourir également à son instruction, à sa moralité, à son bien-être et à ses progrès intellectuels.

II

Un écrivain a suivi de près Almeida Garrett dans la voie nouvelle qu'il avait ouverte à ses compatriotes, c'est Antonio de Castilho. Aveugle dès ses plus tendres années, il n'a vu que par les yeux des autres, il n'a étudié que par les sens de ses amis, il n'a connu le spectacle du monde que par l'imagination. Mais la nature l'avait doué de qualités éminentes et d'une inspiration poétique qui compensait la perte de la vue. Au milieu des versificateurs innombrables de l'an-

cienne école, il se fit remarquer par ses premières compositions, où l'invention poétique, associée à un goût exquis, s'embellit d'une teinte de mélancolie. Il avait déjà publié ses charmantes lettres d'*Echo et Narcisse*, quand les élans romantiques de Garrett le frappèrent et imprimèrent à sa pensée une nouvelle direction. Il osa se mesurer avec le créateur de la nouvelle école, en écrivant un poëme intitulé les *Jalousies du Barde*. Il n'y a rien de plus élevé et de plus émouvant que ce chant désespéré du poëte qui maudit le passé, le présent, et ne veut rien attendre de l'avenir.

Le Barde cherche un lac pour y mettre fin à ses jours. Mais au moment d'accomplir son dessein, il trouve dans ses souvenirs des sources fécondes d'amour

et de mélancolie. Sa vie a été une lutte continuelle contre le sort et contre les hommes. Le bonheur, il ne l'a jamais connu. La mort ne lui apparaît que comme la fin de ses souffrances. Il ne croit point à l'éternité de l'âme s'échappant de la prison du corps. Il n'espère rien de Dieu. De pareilles lamentations dépassent les limites des sentiments sympathiques à l'humanité, et il est difficile de ne pas les taxer d'exagération. On trouve dans le *Barde* ce ton factice de Manfred, du Giaour, et d'autres personnages créés par l'imagination fiévreuse du chantre de Child-Harold. Mais on y rencontre une puissance de rêverie et une harmonie de forme qui ont acquis à Antonio de Castilho une place distinguée parmi les poëtes de son pays.

Antonio de Castilho excelle surtout par sa science profonde de la langue portugaise, par la perfection régulière du vers, le choix exquis du mètre, l'arrangement mélodieux des mots et des phrases, qui communiquent à ses compositions le charme d'une musique délicieuse. Il a étudié tous les secrets, tous les tours de l'idiome du Camões et de Luiz de Souza. Personne aujourd'hui, au Brésil et dans le Portugal, ne peut lui être comparé à cet égard. S'il désire être naïf, naturel, délicat, il trouve l'expression appropriée à cet ordre de sentiments, et sa langue n'en devient que plus belle. S'il doit peindre des passions tumultueuses, des scènes pathétiques, les mouvements d'un cœur agité, il sait trouver des accents vigoureux, et ses rhythmes forts et va-

riés, ses expressions élevées, éclatantes, raisonnent à nos oreilles comme un puissant orchestre.

L'idiome du seizième siècle revit tout entier dans son poëme des *Nuits au château*, qui a plus de naturel et plus de grâce que les *Jalousies du Barde*, mais qui n'offre ni la même intensité de sentiments, ni les mêmes éclairs de génie. Les *Nuits au château* ont la forme d'un poëme et le fond d'un roman. C'est une œuvre chevaleresque, accidentée, ingénieuse. On assiste à une action dramatique. On applaudit au développement des caractères. On s'émeut devant des situations tragiques. A toutes ces sources d'intérêt, ajoutez des descriptions pittoresques, un château gothique placé au sommet de rochers infranchissables, et

défendu par un brave seigneur du moyen âge, dont la personne, les mœurs, la famille sont peints d'un coloris vrai; des lacs tranquilles au pied du pic, et sur ses flancs des prairies riantes et fleuries; des bois et un fleuve d'un côté; de l'autre, le hameau des paysans, — et les *Nuits au château*, d'Antonio de Castilho, vous sembleront un rêve; sa lecture vous laissera dans l'âme un parfum dont vous garderez un long souvenir.

Dans ses poésies légères, dans ses champs du *Printemps*, Antonio de Castilho a trouvé des accents exquis, dignes des plus charmants poëtes de la Grèce antique. Il ne s'est pas contenté d'emprunter la lyre d'Anacréon et de Sapho; il s'est fait traducteur d'Ovide, et il a entrepris de transporter dans la langue

portugaise les fines peintures de l'*Art d'aimer*, les brillantes broderies du *Livre des Amours* et les prestigieuses allégories des *Métamorphoses*. On ne peut appeler son travail une traduction; c'est plutôt une assimilation qu'a rendue seule possible l'étroite parenté des deux langues. Il n'y a pas un vers de plus ou un vers de moins, un mot qui ne soit l'équivalent correct de celui qu'Ovide a employé, une phrase qui ne commence et ne finisse de la même manière, une pensée qui ne soit rendue telle que le poëte romain l'a conçue, imaginée et écrite. Tour de force heureux et couronné d'un succès durable. Les deux poëtes semblent un seul et même poëte, les deux génies se rencontrent et s'assimilent dans un même accord, dans un perpétuel embrassement.

Dans la prose, Antonio de Castilho n'a pas aussi bien réussi. Il y apporte toujours sa science de la langue portugaise, mais ses périodes se surchargent de figures, de métaphores et d'expressions poétiques, qui appartiennent exclusivement aux vers. Ses *Tableaux historiques du Portugal* pèchent par une surabondance de termes inusités et de mots vieillis qui obligent le lecteur à recourir continuellement aux dictionnaires anciens pour les comprendre. Son imagination s'y montre puissante, son patriotisme chaleureux. Mais son ouvrage ressemble à un fleuve grossi par des pluies torrentielles, qui roule autant de sable et de limon que d'or et de pierres précieuses.

Antonio de Castilho a écrit sur tout et sur toute chose. Il fait de la critique lit-

téraire; il improvise des études biographiques; il vous entretient de philosophie, de religion, de sciences abstraites; il publie des travaux d'archéologie et de numismatique; il vous parle de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, comme s'il avait des yeux pour contempler les productions artistiques, pour en apprécier le coloris, le dessein, les proportions. Si Dieu ne lui avait refusé la vue extérieure, peut-être serait-il devenu un grand naturaliste, tant il trouve de charme à la botanique, à la zoologie, à la géologie, à l'astronomie. Toutes ses compositions révèlent sa sympathie pour les plantes, les fleurs, les oiseaux et les magnificences de la nature, qu'il se plaît à décrire avec toute leur splendeur méridionale.

Almeida Garrett avait créé une école, celle de l'inspiration, de la vérité poétique, des sentiments réels. Castilho ne pourra jamais former des élèves ; il sera toujours un astre isolé. Garrett est mort ; mais il préside encore par son génie à la renaissance poétique de son pays. Castilho vit au milieu du respect et de l'admiration de ses compatriotes.

III

Il existe encore au Portugal un homme révéré et admiré, qui a bégayé ses premières poésies sous l'inspiration de Gar-

rett, mais qui s'est élevé ensuite à une originalité puissante. C'est Alexandre Herculano, poëte, romancier et historien remarquable, philologue, archéologue et antiquaire érudit, vice-président de l'Académie royale des sciences de Lisbonne et bibliothécaire au palais d'Ajuda.

Il a débuté dans la carrière littéraire en chantant les prouesses des anciens chevaliers portugais, qui allaient guerroyer en Afrique contre les Arabes infidèles, ennemis traditionnels des peuples de l'Espagne et du Portugal. Il a traduit des ballades allemandes pleines d'aventures du moyen âge; il a peint les souffrances des Portugais dans les cachots du Maroc; il a pleuré sur les temps actuels, sur la décadence des hommes

et des mœurs ; il a prophétisé un sombre avenir à ses compatriotes et tiré des sons lugubres de la *Harpe du Croyant*. Trouvant devant lui des écrivains supérieurs dans son art, il a brisé sa lyre et n'a plus voulu écrire qu'en prose.

Il s'est jeté dans le roman, qui lui offrait un champ vaste et à peu près inexploré. Le roman n'était alors au Portugal qu'une branche littéraire sans culture et sans valeur. On y publiait des traductions du français et de l'anglais, et les esprits ne voyaient point que le roman est devenu le poëme moderne, le type de notre temps et le monument le plus national de nos littératures. Alexandre Herculano sut en saisir la variété pittoresque, l'éclat, l'élévation ; son érudition historique et la fertilité de son

imagination lui fournirent les moyens d'aborder ce genre avec distinction. Au lieu de se tenir au second rang parmi les talents poétiques de son époque et de son pays, il lui valait mieux prendre la première place dans le roman, en créant une école patriotique et originale. Il l'a obtenue, et son ambition sur ce point doit être entièrement satisfaite.

Mestre Gil, *Arrhas por fôro d'Hespanha* et l'*Abobada* furent ses premiers essais, et ils lui ont valu les suffrages et les applaudissements de ses compatriotes. *Mestre Gil* est une peinture d'histoire intime du temps de João II du Portugal, qui étouffa dans le sang les prétentions de la noblesse féodale. Les scènes de la conspiration du duc de Viseu, la figure superbe du roi, les mœurs de l'époque,

les péripéties du drame, la mort du seigneur altier et puissant, tout y est d'une vérité effrayante et tragique. *Arrhas por fôro d'Hespanha*, c'est la lutte du roi dom Fernand et de sa femme Léonor contre le peuple portugais, qui ne voulait point se soumettre à l'autorité et aux caprices d'une courtisane espagnole. On voit le peuple se réunir et conspirer, la noblesse nationale favoriser sous main le complot. On suit les intrigues de la reine et ses incitations pour porter le roi à châtier ses sujets ; on assiste au siége, à la prise, à la destruction et à l'incendie de la ville de Lisbonne, qui ose se lever contre la domination de Leonor. On pleure sur l'exil de l'Infant, frère du roi, qui, pour avoir refusé de rendre hommage à la reine courtisane, se voit contraint

d'abandonner son pays, sa famille. Il y a peu de morceaux plus tonchants et plus tristes que le départ de l'Infant, remontant dans un petit bateau les eaux du Douro, au milieu du silence de la nuit, et entendant les échos d'un chant plaintif, qui traverse l'espace et répond aux dispositions de son âme et aux souvenirs de son cœur. L'*Abobada* n'est qne l'autobiographie poétique d'un architecte portugais, qui se voit préférer un étranger dans la construction du monument de Batalha, mais dont heureusement le mérite et le talent finissent par être reconnus. La chute de la voûte de l'édifice élevé par l'architecte étranger et le triomphe du Portugais provoquent un certain intérêt dramatique.

Alexandre Herculano s'est pris d'une

vive affection pour l'histoire des premiers temps de son pays, et il y a puisé de précieuses inspirations. L'invasion des Maures de l'Afrique et l'occupation de la péninsule Ibérique par les sectateurs du Coran, forment le sujet de son roman d'*Eurico*, si justement apprécié au Portugal et en Espagne pour sa couleur locale, la vigueur des caractères et l'intérêt de l'action. La descente des Maures, leurs marches, leurs premières victoires, leur prise de possession du pays, les violences des vainqueurs, tout est peint avec autant d'éclat que de vérité. Quels épisodes charmants dans cette lutte des chrétiens et des Arabes ! Qu'elles sont bien dessinées, ces figures de Pelage, de sa sœur héroïque et du moine Eurico, qui l'accompagne toujours et de-

vient son génie protecteur! Quelle richesse de coloris dans la description de ce réduit célèbre des Asturies appelé Cavadonga, où se cachent les restes des Espagnols, qui ne veulent point se plier au joug musulman!

Après l'*Eurico*, Alexandre Herculano a enrichi la littérature portugaise du *Moine de Cister*, tableau vivant et animé de l'époque de dom João I[er], de Portugal, ce roi patriote, qui a affermi l'indépendance de son pays. Walter Scott n'a rien produit de supérieur, et *les Fiancées* de Manzoni ne l'emportent pas sur ce beau et grandiose récit.

Le roman l'avait préparé pour l'histoire. Cette étude savante qu'il avait appliquée aux vieux documents, aux parchemins cachés dans les archives des

couvents et des communes, aux correspondances officielles trouvées dans les palais de rois et dans les monuments publics, aux modifications de la langue nationale, aux vieilles gravures et aux antiques inscriptions, lui avait prouvé la nécessité d'écrire une histoire exacte du Portugal dès le temps où il appartenait au royaume espagnol de Léon. Ce qui avait été publié jusque-là, annales, chroniques, récits, n'offrait point un tableau véritable de cette première époque du peuple portugais, de son enfance guerrière. Herculano s'est consacré exclusivement à cette entreprise patriotique. Lorsque parut le premier volume de l'*Historia de Portugal*, on se ferait difficilement une idée de l'impression qu'il produisit. Tout l'échafau-

dage légendaire de la vieille histoire était renversé et remplacé par une construction solide et majestueuse.

Le but d'Alexandre Herculano n'était que la vérité, et il ne demandait point à ses lecteurs et à ses compatriotes l'indulgence pour l'auteur ; il exigeait leur sévérité dans l'intérêt de la science historique. « Les écrivains, disait-il, qui ne savent point mépriser l'amour-propre national et le faux patriotisme, n'aiment point leur pays ; ils n'aiment qu'eux-mêmes ; et ils s'aiment comme des insensés. » Les éloges et les applaudissements ne lui ont point manqué. Mais des injures innombrables lui furent aussi adressées, par le clergé surtout, qui ne pouvait admettre qu'une main ferme détruisît tous les pieux mensonges qu'a-

vaient accumulés les chroniqueurs du Portugal, fanatiques et superstitieux comme leur époque. Alexandre Herculano a soutenu le combat en homme convaincu et avec un talent hors ligne. Aux pamphlets, il a répondu par des pamphlets; aux documents, il a opposé d'autres documents plus exacts, de vieux manuscrits recueillis dans toutes les archives avec un soin et une intelligence admirables. Son livre n'a fait que gagner dans l'opinion générale à ces controverses et à ces luttes. Et il le méritait bien, car c'est un véritable monument d'érudition, de critique et de style. Il s'était inspiré du vrai patriotisme, qui perd plus qu'il ne gagne à ces contes mensongers de la première enfance du peuple, à ces traditions

issues des croyances superstitieuses.

Nous traduirons la page où Alexandre Herculano a raconté la mort du premier roi du Portugal, Affonso Henriques, pour que nos lecteurs puissent se faire une idée du talent de l'écrivain. Nous n'avons pas besoin de leur rappeler qu'une traduction ne rend qu'une faible partie des beautés de l'original.

« Elle a été bien malheureuse, l'issue de l'invasion des Almohades sur le sol du Portugal, qu'ils croyaient, dans leur orgueil, pouvoir rayer facilement de la liste des peuples chrétiens de l'Espagne. Dans le long crépuscule de sa vieillesse maladive et ennuyée, le cœur du vaillant Affonso Ier ne pouvait s'épanouir pour la dernière fois dans le contentement d'une

grande victoire. Sa bonne épée reposait depuis longtemps inactive à côté de son lit de douleur. Mais il pouvait se consoler par la certitude qu'il laissait un fils digne de lui par sa valeur, et une nation remplie d'énergie et d'espérance, qui lui devait presque entièrement sa vie politique. La résistance invincible qu'avaient rencontrée en Portugal les forces de terre et de mer de l'Empire musulman lui prouvait que le peuple élevé par lui avait passé, en très-peu d'années, de l'enfance débile à la jeunesse robuste. L'édifice de l'indépendance nationale, dessiné par son père le comte dom Henrique, cimenté par sa mère dona Thérèse, et réalisé tout à fait par lui, se trouvait enfin assuré et affermi, et pourrait résister dorénavant à l'action des siècles. Quand,

dans l'ivresse de la victoire, ou en se sentant grand et heureux, le roi du Portugal prenait pour lui le titre de premier triomphateur, bien noble et légitime était son orgueil, car il se fondait sur le témoignage de sa conscience et sur la voix unanime des amis et des ennemis, des étrangers et des nationaux.

« Il n'y a presque rien à raconter sur la dernière année de la vie d'Affonso Henriques. Il semblait que le guerrier s'inclinât déjà dans le sommeil de la mort, qui devait bientôt lui fermer pour toujours les yeux. A peine quelques documents de cette époque sont là pour nous prouver qu'il n'abandonna point tout à fait dans ses derniers jours la direction du pays, et qu'il se montra en même

temps libéral envers l'Église, avec laquelle il avait partagé largement les fruits de ses conquêtes. Il mourut le 6 décembre 1185, après avoir gouverné son pays douze ans avec le titre de prince, et quarante-cinq comme roi. Il voulut que ses os reposassent dans le monastère de Santa-Cruz de Coïmbra, à côté des cendres de son épouse dona Mafalda. C'est là en effet que reposa son corps, fatigué de tant de combats, dans un sépulcre modeste et conforme à la rudesse de son temps, jusqu'à ce que le roi dom Manoel lui fit élever un riche mausolée, qui garde encore aujourd'hui les restes mortels du fondateur de la monarchie portugaise.

« En suivant les phases de ce règne si long, et en jugeant avec impartialité les

actions de l'homme que Dieu plaça à la tète de la nation pour la guider dans les premières années de son existence, on voit que la pensée de fixer l'indépendance du Portugal prédominait dans l'esprit du prince sur toutes autres considérations, aux dépens même de quelques-unes qui devraient être respectées. C'est à cette idée que se lient tous les actes d'Affonso Ier. Si on les sépare, et qu'on les apprécie à part, on pourra justement accuser le grand roi de mauvaise foi et d'ambition démesurée. La révolte contre sa mère, due plutôt à la noblesse qu'à un jeune homme sans expérience; l'infraction au traité de 1137; les ruses pour tromper la garnison de Santarem; les cruautés pratiquées contre les Maures, et surtout la mutilation des habitants de

Lisbonne, qui se rendaient en demandant le baptême ; les procédés qu'il employa envers son gendre le roi de Léon ; tous ces actes, enfin, appréciés séparément, méritent des reproches. Mais si nous les lions à la pensée à laquelle le roi de Portugal s'était dévoué, et qu'il cherchait à introduire dans son sang et dans sa chair, qui ne les excusera, en considérant surtout la barbarie de son époque, la situation difficile de son pays, la faiblesse d'une nation séparée d'une autre plus puissante qui cherchait à la ramener dans son union ! Ce que dom Affonso Ier devait faire, c'était de donner une homogénéité et une force intérieure et extérieure à la nation qu'il constituait. Il avait besoin pour cela de demander la faveur de l'Église, premier élément

de puissance de ce temps, de chercher les sympathies de la noblesse, principale force des armées ; et enfin de prêter la plus grande vigueur à l'esprit municipal, sans lequel il n'y a point eu, et il n'y aura jamais d'énergie populaire et d'amour véritable de la terre natale. A côté de ce travail, il n'avait qu'à étendre les limites de son territoire, trop étroites pour l'établissement et la garantie d'un État indépendant. Il tirait partie de la terreur qu'inspiraient aux chrétiens et aux musulmans son nom et l'audace de ses soldats. Deux générations successives ont appris à son école militante les dures épreuves de la guerre, et acquis les forces nécessaires pour léguer à leurs successeurs les traditions glorieuses de la valeur et de l'amour de la patrie, que le

Portugal a conservées pendant plusieurs siècles. Dom Affonso Ier comprenait la nécessité de protéger l'indépendance de son pays. Voilà l'origine et la cause de quelques-uns de ses procédés, qui, considérés d'une manière absolue, méritent d'être condamnés par la morale. Mais si on place le tableau dans un endroit choisi, et si on l'observe à la lumière convenable, les ombres qui obscurcissent la figure noble et altière de notre premier roi disparaîtront presque toutes, et la sympathie que les Portugais ont, pendant tous les siècles, vouée à la mémoire du fils du comte Henri de Bourgogne, devient respectable, car elle a des racines dans les affections du peuple et dans sa reconnaissance. »

Les volumes II, III et IV, qui ont déjà paru, racontent l'histoire des cinq premiers rois du Portugal, successeurs d'Affonso Henriques. Ils ne sont point inférieurs au premier, quoi qu'on y puisse relever un défaut sérieux. Ce défaut vient du désir de l'auteur de bien développer tous les événements, et leurs causes, et leurs conséquences; ce qui entraîne bien des longueurs, bien des détails minutieux qui, s'ils étaient élagués, laisseraient l'ouvrage parfait. Les institutions locales des communes portugaises, l'analyse de leurs chartes particulières, leur régime intérieur, leurs petites luttes, trouveraient mieux leur place dans un autre ouvrage qui ne s'appellerait point une *Histoire générale du Portugal*. Mais ce défaut même démontre l'extrême abon-

dance des matériaux historiques et l'érudition profonde d'Alexandre Herculano. Quand à nous, nous regardons cet ouvrage comme le monument le plus glorieux de la littérature portugaise contemporaine.

IV

Nous avons parlé jusqu'ici des auteurs qu'on appelle généralement en Portugal les maîtres. Il nous faut à présent descendre à ceux qui ne reçoivent de leurs compatriotes que le titre d'élèves. Mais

au milieu de ces élèves il y a un talent justement renommé et presque digne d'être mis à côté des premiers. Il n'est plus un élève, il est devenu maître à son tour, et il s'est acquis une belle réputation, et comme orateur parlementaire et comme écrivain élégant. Rebello da Silva, fils d'un ancien révolutionnaire de 1820, a été longtemps journaliste et député. Il a été élevé récemment à la pairie, et on le considère comme le plus lumineux et le plus brillant des orateurs portugais de ce temps-ci.

Ses articles littéraires sont remarquables, et par les idées et par la forme. Mais Rebello da Silva s'en montre trop prodigue; d'un autre côté, son désir de plaire à tous les écrivains de son pays compromet sa critique; on le dirait mé-

fiant de lui-même. Son nom est cependant assez haut placé pour lui rendre facile l'impartialité vis-à-vis de ses confrères, et il est regrettable qu'on ne puisse suffisamment applaudir en lui une sincérité résolue ; les correspondances politiques qu'il adresse aux journaux, surtout à ceux du Brésil, provoquent les mêmes observations. Il ne paraît pas avoir jamais écrit en vers, mais sa prose est vive et élégante, son style est pittoresque. Cependant il n'a point la pureté que l'on remarque chez l'évêque de Viseu et chez Alexandre Herculano, les deux prosateurs les plus recommandables de la langue portugaise au dix-neuvième siècle.

Dans ses *Fastes de l'Église*, Rebello da Silva arrive quelquefois à la véritable

éloquence ; ses pensées religieuses, sa foi sincère le soutiennent et l'élèvent. Mais c'est surtout par ses romans et par ses contes intimes qu'il s'est acquis une grande popularité. On y trouve des tableaux pleins de naturel, où se révèle quelque chose du poëte avec sa passion et parfois une gaieté charmante. Ses contes familiers brillent par d'excellents détails d'intérieur et par de bonnes peintures de caractères. Il a, d'ailleurs, suivi avec succès la route ouverte par Alexandre Herculano, en écrivant des romans historiques fort intéressants, fondés sur des épisodes curieux des chroniques portugaises.

Nous devons une attention spéciale à quatre romans de Rebello da Silva, parce qu'ils résument, en quelque sorte, les

qualités énergiques de son talent et lui ont offert un vaste champ où peut se développer sa science historique.

Le premier en date, *Rausso por Homisio*, forme un brillant tableau des anciennes mœurs chevaleresques du Portugal. *Odió velho não cansa* est venu ensuite ; il s'agit dans cette œuvre, très-dramatique, des vengeances et des sentiments de haine héréditaires entre deux nobles familles. Ce livre est essentiellement portugais par les caractères des personnages aussi bien que par les descriptions et par les images poétiques. *A mocidade de dom João V* n'est pas inférieur aux deux précédents par le fond, par l'action et par le développement des caractères et des scènes. L'élément comique s'y mêle agréablement aux scènes

émouvantes et tragiques. L'intrigue bien conçue, s'agite et se démêle à travers des détails où brille un esprit gracieux et charmant. Il y a là un exposé historique complet du règne de dom Pedro II. La lutte entre l'inquisition et les jésuites en est venue à une guerre ouverte; au sein du conflit entre ces deux forces si puissantes dans l'État, les ministres gardent la neutralité, et pendant ce temps-là l'infant dom João, le héros du roman, est tout entier livré aux aventures amoureuses; il saute par dessus les murs des couvents, séduit les nonnes, se bat dans les rues, trouble le silence des nuits par l'éclat de ses fredaines, et s'enivre sans scrupule à la coupe des voluptés. La grande figure du père Ventura, un jésuite de la grande école, un esprit

profond et vigoureux qui songe à réformer la société ; le portrait du ministre célèbre, Diogo de Mendonça, intelligence pénétrante et lumineuse ; les types burlesques du commandeur Telles, de l'abbé Silva, de Jeronymo Guerreiro, du superstitieux Thomé das Chagas et de sa commère si curieuse et si babillarde, Perpetua das Dores, resteront comme des peintures de maîtres, remarquables par le naturel et la vérité. *La Dernière Course de taureaux à Salvaterra* a été déjà bien accueillie par la presse française, lorsque le journal *la Patrie* en donna une traduction. C'est un épisode intéressant du temps de Joseph Ier de Portugal. Ces combats de taureaux, objet d'une passion si vive dans la péninsule Ibérique, sont décrits avec une richesse d'imagi-

nation, une vigueur de style et une exactitude incontestables. Le roi et le marquis de Pombal assistent au spectacle, où un noble et chevaleresque seigneur, le comte dos Arcos, trouve la mort après avoir exécuté des prouesses prodigieuses. Le père, le vieux marquis de Marialva, se jette dans l'arène pour sauver son fils, et sa vaillance exaltée lui rend les forces physiques de la jeunesse. Les pleurs des dames qui remplissent les galeries, le cri de douleur de celle qui possède l'amour du comte dos Arcos, tout concourt à l'intérêt dramatique, qui fait de ce petit drame un chef-d'œuvre.

Mais Rebello da Silva ne s'en est pas tenu seulement à des œuvres d'imagination, et son talent s'est adressé à des spéculations plus sérieuses, lorsque, pre-

nant la succession du vicomte de Santarem, il s'occupa de collectionner et d'annoter les traités et conventions diplomatiques du Portugal, travail important que l'illustre savant avait laissé inachevé. Rebello da Silva commença aussi une histoire du Portugal, de 1580 à 1640, époque de la domination espagnole. Deux volumes ont déjà paru, et c'est à cette œuvre surtout que Rebello da Silva devra, dans l'avenir et dans l'histoire littéraire de son pays, un nom honorable et une place distinguée.

Le premier volume forme une introduction à l'histoire de cette période que les Portugais appellent à juste titre leur captivité. La puissance colossale de l'Espagne au lendemain du règne de Charles-Quint; ce grand rêve continué par le

sombre Philippe II, formidable voisin du Portugal, livré alors aux fantaisies aventureuses de dom Sébastien ; tel est le tableau tracé tout d'abord avec une grande vigueur. On comprend avec angoisse combien la situation est critique pour ce faible royaume, proie facile couvée par le regard morne du maître de l'Escurial. Rebello da Silva possède des qualités de narrateur agréable, un talent souple, une aptitude réelle aux exposés historiques.

Le lecteur nous saura gré, nous n'en doutons pas, de lui donner un spécimen de la manière de notre historien, et à ce titre nous ne saurions choisir, pour le traduire, un passage plus important que le récit de la célèbre bataille d'Alcacer-Kibir, livrée en 1578, en Afrique, non loin de Ceuta; c'est là que le téméraire

dom Sébastien perdit à la fois la vie et la couronne. Il laissait son trône vacant et tout prêt à être occupé par Philippe II, qui invoquait des droits héréditaires pour accomplir une invasion longuement préméditée et l'annexion du Portugal à l'Espagne.

« Les deux armées étaient face à face, et la plaine était si étendue que la vue s'y perdait. Les Maures paraissaient attendre de pied ferme le choc, et les chrétiens avançant, diminuaient rapidement la distance....

« Au milieu du bruit et de la fumée de cette canonnade, notre artillerie, encore sur les chariots de transports, et qui était mal servie et plus mal gardée, se prépara à répondre; mais dans l'incertitude et la confusion qui s'emparè-

rent bientôt de tous, elle ne produisit que peu d'effet.

«Aldana, en voyant hésiter et se disjoindre cette poignée d'hommes en quelque sorte noyés dans l'immense flot des ennemis, accourt auprès du roi et lui crie, sans cacher son trouble, de ne pas rester là, et de se mettre en sûreté avec le meilleur de la cavalerie, ajoutant à voix basse que tous ceux qui resteraient étaient perdus.

«Dom Sébastien, malgré la triste perplexité du vieux capitaine, ne sourcilla pas. Inquiet et indécis comme général, il mesurait comme chevalier, d'un regard ferme, l'immense multitude qui l'entourait, et, dans l'ardeur de la foi, il avait encore l'enthousiaste espoir que Dieu ferait le miracle de lui donner la

victoire. Regardant Aldana avec la même sérénité que si celui-ci lui apportait une bonne nouvelle, il lui demanda les motifs de pareilles appréhensions : « Voyez où nous en sommes, repartit-il, voyez le trouble et la confusion qu'amenèrent les premiers coups de feu. Que sera-ce de cette armée qui prend l'alarme pour quelques boulets, lorsqu'elle verra sur elle les lances et les mousquets de tant d'infidèles? Nos hommes reculeront en rompant leurs lignes et en s'entravant les uns les autres jusqu'aux bagages, où ils tomberont, presque sans se défendre, au pouvoir de l'ennemi. »

« Sur ces entrefaites, l'artillerie maure continuait de donner, et ses coups, bien pointés, commençaient à atteindre les premiers rangs des chrétiens. Pour

tirer le roi de l'irrésolution qui semblait le paralyser, il fallut que Bernardin Ribeiro Pacheco demandât à grands cris, de l'avant-garde, l'ordre d'attaquer, afin de ne pas mourir inutilement, et que Jorge d'Albuquerque Coelho criât, avec la même liberté, de ne pas attendre que la canonnade eût mis tout en désordre. Rappelé à lui par ces réclamations, et voyant les aventuriers baisser leurs piques, dom Sébastien se décida enfin, et fit sonner l'*Ave Maria* (la charge). Le P. Alexandre de Mattos, de la Compagnie de Jésus, éleva le crucifix, et à cette vue, l'infanterie se prosternant, les cavaliers baissant respectueusement la tête, formèrent un beau tableau guerrier, dont l'effet était rehaussé par le grondement des canons et le sifflement des boulets

balayant des files entières, hommes et chevaux. Mais l'ordre précédemment donné de ne pas attaquer sans avis du roi paralysa l'élan de nos troupes et rompit l'unité de leurs mouvements, leur ôtant ainsi la puissance qui résulte de la simultanéité. Tandis que les corps les plus voisins du roi étaient déjà engagés, la majeure partie de l'armée demandait, furieuse et désespérée, qu'on la laissât combattre, parce qu'elle voyait fuir le moment d'assurer peut-être le succès. Le roi, en donnant le signal isolé de l'attaque, oublia son devoir de chef pour n'obéir qu'à ses instincts de chevalier....

« Ranimé par le bruit du combat et par les cris des fuyards terrifiés, Muley-Moluck, par un effort vaillant qui imposait

silence à la douleur et déjouait la mort, monta à cheval, et, le sabre au poing, voulut au moins repaître ses yeux, avant de les fermer pour toujours, de la belliqueuse image de son existence passée. Mais ce dernier effort le terrassa. La voix expira sur ses lèvres, le bras retomba inerte, le fer échappa à la main détendue, et, avec cet éclair de vie, s'enfuit l'âme indignée du monarque qui, ayant eu le champ de bataille pour berceau, allait avoir pour dernier lit un lit de lauriers, cueillis aussi dans la sanglante arène où il avait conquis la couronne, et avant celle-ci, le renom de grand général.....

« Les oscillations des piques annoncent aux Arabes le désordre qui régnait dans les rangs des Portugais, et, faisant don-

ner les fusilliers pour ne pas courir les chances d'un combat corps à corps, ils purent en toute sûreté faire tomber par rangs entiers le corps vaillant que son audace avait conduit jusqu'à leur centre, pour y périr, non sans gloire et avec la moitié de la victoire en main.

« Tandis que les plus hardis des aventuriers se précipitaient furieux sur des forêts de lances pour mourir au moins vengés, les autres, atteints de coups de feu, tombaient en maudissant leur mauvaise fortune, qui les offrait aux coups de l'ennemi bien plus comme victimes que comme soldats. Par places, le sang avait tant coulé qu'on en avait jusqu'à la cheville. Le sol était couvert de corps, hommes et chevaux, entassés les uns sur les autres, morts couchés sur les vi-

vants, chrétiens et Maures encore embrassés, gémissants et expirants, les uns couchés sur les canons, les autres écrasés par les chevaux, et, sur tout cela, des larmes, des cris de fureur, des lamentations et le cliquetis du fer. Le soleil africain illuminait de ses splendeurs ce cadre terrible. La soif, encore plus cruelle que la douleur des blessures et l'amertume de la défaite, surexcitait les souffrances de ceux qui agonisaient en regrettant la patrie qu'ils voyaient submergée avec eux dans cet épouvantable désastre. »

V

La littérature dramatique portugaise n'a connu jusqu'ici que trois périodes notables : la première, de la fin du quinzième siècle aux premières années du seizième, sous la direction et l'inspiration de Gil Vicente; la deuxième, au commencement du dix-huitième siècle, avec le poëte brésilien Antonio José da Silva, si original et si spirituel. Ces deux époques étaient plus favorables à la comédie qu'au genre tragique; celui-ci, d'ailleurs, ne s'était manifesté que

L'*Ave, Cæsar*, inspiration enthousiaste, mérite d'être signalé. Le *Fantôme noir* est un bel élan de douleur patriotique où le poëte exprime une éloquente indignation à la vue des nobles étendards de son pays humiliés devant les forces étrangères. Dans toutes les œuvres, même dramatiques, de Mendes Leal, on retrouve le souffle lyrique.

Il commença sa carrière théâtrale par un drame lugubre, plein d'incidents et de désordre, mais intéressant, et où se rencontrent des situations pathétiques. Dans ce drame tout portugais, l'exaltation du sentiment patriotique, le tableau des luttes avec les Maures envahisseurs de la Péninsule, la légende nationale pleine de foi et d'ardeur, les aventures chevaleresques de deux races mêlées en-

semble et ennemies irréconciliables, firent aux *Deux Renégats* un succès aussi étourdissant que celui qui signala en France, vers 1830, l'apparition de *Henri III* d'Alexandre Dumas, ou d'*Hernani* de Victor Hugo.

Cet accueil enthousiaste, les applaudissements populaires ont maintenu Mendes Leal dans cette voie, et des drames, des comédies en vers et en prose ont donné la mesure de son talent fécond et de sa vive imagination. Aux *Deux Renégats*, il a fait succéder *les Hommes de marbre*, imitation ingénieuse des *Filles de marbre* françaises ; *l'Homme au masque noir* et *Alva Estrella*, drames de beaucoup de mérite ; *l'Héritage du Chancelier*, vrai bijou poétique qui n'est point surpassé par *Gil Vicente* ou *Breton*

de los Herreros, *Martim de Freitas*, tragédie patriotique et lyrique, et bon nombre d'autres compositions qu'il serait trop long d'énumérer.

On peut affirmer que Mendes Leal possède toutes les qualités d'un dramaturge remarquable, et que le lyrisme de son inspiration donne à ses pièces de théâtre une vigueur de touche et une harmonie d'expression qui en augmente singulièrement la valeur. Vers ou prose, drame ou comédie, son talent souple se prête à tous les genres. Il lui manque l'esprit fin, la gaieté, l'entrain et la grâce de Rebello da Silva; mais il connaît mieux que lui les règles de l'art, les lois de la perspective dramatique; il a l'entente des effets et des ressources d'une habile mise en scène.

Le mouvement du théâtre moderne en Portugal semble s'accomplir sous l'influence d'un irrésistible enthousiasme. Déjà en possession d'une réputation légitimement acquise par ses romans de mœurs, où éclatent une riche imagination et une observation très-ingénieuse, Camillo Castello Branco n'en a pas moins cédé à cette séduction qu'exercent les applaudissements de la foule émue devant le drame palpitant. Il a donné au théâtre la jolie comédie du *Morgado de Fafe*, son drame des *Larmes bénies*, et d'autres pièces qui lui ont valu de légitimes succès.

Ernesto Biester a recueilli aussi d'éclatants triomphes. Ses drames, *Raphaël*, *un Tableau de la Vie*, *Noblesse de l'Ame*, *Printemps éternel*, et *la Rédemption*, for-

ment une galerie originale et pittoresque.

Abranches, dans *le Captif de Fez*, drame excellent, plein de vie et de situations dramatiques; Pereira da Cunha, dans *l'Héritage du Barbadão;* José d'Almada, dans *la Prophétie*, pièce remarquable par un sentiment profond; et tant d'autres compositions dramatiques dont la liste serait trop longue, montrent la fécondité des jeunes et vigoureux talents qui illustrent les lettres portugaises; le mouvement original de la scène nationale est par lui-même très-important, et on ne cesse néanmoins de jouer les meilleurs ouvrages d'Alexandre Dumas fils, d'Émile Augier, d'Octave Feuillet, de Scribe et de Victorien Sardou, qui, grâce à d'habiles et conscien-

cieuses traductions, ne perdent rien de leur mérite en passant dans la langue lusitanienne.

Dans tous les genres différents de poésie, vous trouverez au Portugal une culture savante et des talents ingénieux. Qu'on ne s'étonne point de ce développement poétique ; la langue portugaise se prête à tous les modes d'inspiration, aux amours, — ardeur, ivresse ou mélancolie ; au sonnet, aux fraîches idylles, aux mâles accents du patriotisme. Les Portugais se vantent de leurs poëtes, de leurs bardes, de leurs troubadours, de leurs improvisateurs. Ce peuple est né poëte ; le climat si doux et si chaud, les bords fleuris des fleuves, l'aspect luxuriant des montagnes richement boisées, tout l'invite à chanter dans sa belle langue, gra-

cieuse, mélodique et cadencée; il conserve avec amour ses traditions religieuses et nationales; il s'endort aux chansons, aux *lendas* et aux *chacaras*, où les aventures de ses ancêtres et le récit des luttes gigantesques soutenues contre les Maures pour sauver le pays, le sol natal, les saintes croyances, la liberté, font ses délices et le charme des longues nuits d'hiver. Épris de poésie, il lui demande l'oubli de ses douleurs et l'exaltation de ses joies; il s'arrête devant les improvisateurs, et applaudit avec enthousiasme leurs chansons et leurs *soláos;* il les redit sur les places publiques, près de l'église, au milieu des villages, au coin du feu, dans les réunions champêtres, là où pétille le vin fameux du pays, lorsque les familles réunies célèbrent la

fête du saint, du patron vénéré qui les protège. Ici, tout brille et tout sourit; l'homme du peuple compose des vers attendris, et les chante dans son rude labeur d'ouvrier; ainsi fait le pasteur en surveillant son troupeau, tandis que résonne sous ses doigts la guitare ou la mandoline. Des lèvres arides de la grand'-mère, la légende merveilleuse passe éternellement jeune dans la mémoire des enfants, et les générations la recueillent ainsi dans toute sa fraîcheur inaltérable. La poésie est dans les mœurs de ce pays, elle est dans l'air, dans le ciel bleu, dans les splendides horizons, dans les esprits, dans les cœurs.

Qu'on lise les œuvres de João de Lemos, ce chantre d'un lyrisme passionné, on sera frappé du sentiment pur et de

l'heureuse harmonie qui les distinguent. Il y a des images d'un grand effet dans la *Lune à Londres*, et dans d'autres de ses compositions. Les *chacaras* délicieuses de Pereira da Cunha, et les vers sonores de Bulhão Pato, font songer tantôt à Alfred de Musset, tantôt à Chenier et à Millevoie. On applaudira sans réserve ces romances chevaleresques, où s'épanouit une douce mélancolie : *le Cid*, *la Cidazunda*, *les armes de Coïmbre*, produits de la muse rêveuse de Freire Serpa ; ces *rondós* nonchalants et pittoresques de Palmeirim, de Théophilo Braga, de Corvo et de Sarmento, éclatants de vie et de chaleur. Citons encore les vers héroïques d'Antonio Viale, les ironies poignantes de Rossado, de Novaes et de Pinheiro Chagas ; les mélodies vaporeuses et idéa-

les de Costa e Silva, Antonio Serpa, Amorim, et tant de génies charmants qui honorent le Portugal; partout, au milieu d'un grand désordre d'idées, se révèle une sève abondante, des élans vigoureux, une véritable inspiration poétique.

Thomaz Ribeiro, un des derniers venus, a débuté par une œuvre de jeunesse, *Dom Jaime*, qui fixa sur lui l'attention publique et provoqua des applaudissements enthousiastes. Son imagination n'était pas encore réglée; mais elle se montrait puissante. La rime n'avait point de secrets pour lui; il en savait tous les harmonieux mystères. Des images poétiques, de grandes pensées coulent en abondance de cette âme que réchauffent les ardeurs du patriotisme. Le poëme de

Dom Jaime n'est qu'une explosion de ce sentiment portugais, qui s'élève, s'exalte et jette des cris, des lamentations toutes les fois qu'il s'agit d'annexer ce pays à l'Espagne, d'en faire une partie ou une province de la grande monarchie de la péninsule Ibérique. Le Portugais se souvient avec amertume des soixante ans de sa captivité, des temps de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV, et des sacrifices que ses ancêtres durent accomplir pour restaurer l'autonomie et l'indépendance de la patrie. Il garde une haine traditionnelle du joug espagnol et veille avec un soin jaloux à la conservation de son indépendance.

Thomaz Ribeiro, un des plus heureux interprètes de ce sentiment national, lui a donné dans son poëme de magnifiques

développements. Sa poésie est pleine de charme. On en trouvera la preuve dans cette description du vieux château féodal en ruine et du lierre, qui le soutient à travers le temps, et le conserve comme un monument glorieux.

« Un jour, — quand ? Je ne le sais point : — je suis allé voir les ruines brisées d'un très-vieux château abandonné, mais qui, malgré son oubli, gardait toujours toute sa beauté et toute sa splendeur. Je l'ai retrouvé complètement revêtu de lierre fleuri et verdoyant, et il m'a fait songer à un vieillard qui attendrait une jeune épouse. J'ai vu ses murs inclinés sur l'abîme, mais suspendus dans les espaces aériens, les tours désertes, solitaires et détachées de l'édifice,

comme des feuilles sèches prêtes à tomber. Je lui ai demandé : « Comment, ô pierres ! qui n'êtes plus liées, qui ne gardez plus votre équilibre et que le vent ébranle à tout moment, comment vous tenez-vous suspendues dans l'air? » Le lierre, fils de la muraille, s'y est attaché et a grandi ; dans chaque fente obscure il a enfoncé une racine ; dans chaque joint un rameau s'est introduit ; il se développe dans toute la largeur des murs, il s'entrelace et en est devenu triomphant ; le lierre gagne toujours en force, en vie, et n'a plus peur des tempêtes ni des bourrasques ; ses tendres bourgeons se convertissent en bras musculeux et solides, qui, ne craignant plus rien du temps, ont soutenu les roches et les murailles dans l'espace. Ils ont monté aux

tours, aux tourelles, aux créneaux, et le vieux château en ruines regarde sans peur au-dessous de lui les profondeurs des abîmes. Ainsi le lierre généreux et plein de gratitude donne la vie à celui qui lui a donné naissance, prête la force à celui qui lui a prêté la vigueur. Les enfants de notre amour ressemblent au lierre fleuri. »

VI

On retrouve, dans le roman surtout, cette abondance signalée dans la poésie,

quoique le nombre des bonnes compositions dans le premier genre ne soit pas égal à celui des productions en vers. On écrit, on publie et on débite en Portugal une quantité énorme de romans originaux et de romans traduits; tous les genres sont là représentés; romans de mœurs, romans héroïques, gracieux, dramatiques, historiques; il en est d'excellents; on en trouve aussi de détestables. Le peuple aime les contes de fées, qui lui ont été légués par les traditions. Il adore les récits d'aventures chevaleresques, qui lui rappellent les temps passés, la valeur des preux portugais. Il s'émerveille aux récits des guerres des Lusitaniens et des Maures, des combats en Afrique et en Asie et des aventures en Amérique. Alexandre Herculano avait re-

haussé le fond et poli les formes de ses compositions, en y introduisant des épisodes poétiques de l'histoire portugaise, des noms de héros entourés encore aujourd'hui d'une sincère vénération, un intérêt dramatique puisé dans la vérité des sentiments et dans l'exactitude des peintures de mœurs. Une foule d'écrivains suivit les traces du maître, et la faveur publique a consacré quelques-unes de leurs œuvres.

Nous avons déjà cité le nom et les ouvrages de Rebello da Silva dans ce genre littéraire, où il jouit encore d'une légitime renommée. Marreca et Andrade Corvo sont venus se placer à côté de lui. Marreca, dans le *Comte de Castille*, a fait preuve d'un vrai talent de narrateur consciencieux. Andrade Corvo a déployé

les dons d'une intelligence hors ligne dans *Une année à la cour*. C'est un magnifique tableau de l'époque fatale d'Affonso VI, si étrange, grâce aux intrigues françaises de la reine et à l'ambition du prince dom Pedro, qui ravit à son frère et la couronne et sa femme. *Une année à la cour* provoque une sérieuse attention et mérite de grands éloges par l'habile développement de son action dramatique et par la peinture fidèle des grandes figures d'Affonso VI, du marquis de Castello Melhor, de la reine française et de l'infant dom Pedro; le style élevé et poétique répond dignement à la grandeur du sujet.

Mendes Leal avec ses *Frères Carvajales*, l'*Infant saint*, et d'autres romans assez bien écrits, Bernardin Ribeiro avec

l'*Arzilla*, et *Ombres et Lumières*, compositions héroïques où l'on trouve d'intéressants épisodes, et Arnaldo Gama, jeune et vigoureux talent, se sont acquis de précieux suffrages parmi les esprits littéraires.

Camillo Castello Branco s'est dévoué à une mission spéciale, où il a obtenu une popularité considérable. Il a préféré étudier la vie intime du village, du hameau, de la famille, et décrire les aventures, les amours, les mœurs pittoresques du Portugal moderne. Aidé par une imagination brillante, et par le souvenir de souffrances qu'il a connues, qu'il a traversées, il a esquissé dans quelques romans d'un coloris tout local, d'une teinte toute portugaise, des scènes excellentes. Rien ne lui a échappé au milieu de cette so-

ciété où il a vécu, les vertus modestes et les vices cachés, les sentiments purs et délicats et les passions tumultueuses de l'âme. Ses fines observations, son sens exquis, son expérience individuelle, donnent à ses tableaux une intensité de vie singulière. *Les Mémoires de la prison*, *Où est le bonheur?* *les Nuits de Lamego*, *les Deux Mariages heureux*, *les Étoiles funestes*, *les Trois règnes*, *les Étoiles propices*, sont des romans pleins d'attrait, et remarquables par des descriptions exactes, qu'on ne saurait trop apprécier. Camillo Castello Branco a connu la misère; il a subi les angoisses de la faim, les horreurs de la prison, tous les tourments de l'esprit et du corps. Il ne doit qu'à son talent la réputation qu'il s'est faite, et il eut d'abord à lutter contre le dédain

et les animosités; au début de sa carrière littéraire, il ne trouva ni appui ni protection. Soumis par le sort aux plus dures épreuves, il en sortit vainqueur, et c'est à son génie seul qu'il doit et son bien-être et sa gloire.

Teixeira de Vasconcellos, qui s'était déjà distingué par un ouvrage sérieux, écrit en français, sur la situation historique du Portugal et la maison royale de Bragance, a ambitionné aussi des succès dans les romans de mœurs, et il les a obtenus par l'esprit fin, observateur et philosophique qui brille dans l'*Ermida do Gastronimo*, *le Plat de riz au sucre*, et *Roberto Valença*, par la vivacité d'allure et le ton excellent qui règnent dans son *Voyage en pays étrangers*.

On ne saurait sans injustice passer

sous silence plusieurs autres talents remarquables qui honorent la littérature portugaise contemporaine. Mais, d'une part, les éléments d'une revue plus complète nous font défaut, et, de l'autre, les limites dans lesquelles nous devons nous enfermer ici s'opposent à un travail plus étendu. Contentons-nous d'indiquer ce mouvement exubérant des lettres en Portugal, mouvement si actif et si fécond, qu'il semble peu en rapport avec les besoins intellectuels d'une nation de moins de quatre millions d'âmes.

La polémique quotidienne a, dans Latino Coelho, sa plus éminente personnification ; nul mieux que lui ne sait manier la prose vigoureuse des discussions, l'arme vive et leste de la politique militante. Il est regrettable que Latino

Coelho n'ait pas songé jusqu'ici à mettre son beau talent et son excellent style à profit pour un de ces ouvrages de longue haleine qui seuls résistent à l'action du temps. Rodrigues de Sampaio, Teixeira de Vasconcellos, Silva Tullio, Rebello da Silva, possèdent également une plume exercée dans les controverses et dans les luttes du journalisme; ils ont cette énergie nécessaire pour suffire à la tâche redoutable qu'impose la critique politique et littéraire; ils ont l'élan, l'ardeur, l'esprit primesautier, ressources précieuses indispensables dans ces joûtes sans trêve de la presse, et qui, même parmi les hommes de talent, ne sont pas le lot de la majorité.

Le nombre si considérable des écrivains doit trouver sa raison d'être dans

le goût du peuple, et dans les encouragements qu'il prodigue aux littérateurs; ceux-ci, d'ailleurs, se soutiennent mutuellement et se donnent les uns aux autres des preuves de la plus noble sympathie. César Machado, Cascaes, Lopes de Mendonça, Bruschy, Pinheiro Chagas, Silva Tullio, et les rédacteurs des journaux quotidiens, applaudissent cordialement à tous les essais littéraires. Innocencio da Silva s'adonne à écrire les biographies de tous les littérateurs; il encourage dans leur esprit l'amour de l'étude, le culte des lettres et des sciences, et leur montre sans relâche les voies qui mènent aux renommées solides. Alexandre Herculano, Antonio de Castilho, Latino Coelho, Rebello da Silva et Teixeira de Vasconcellos les patronnent

avec un dévouement sincère, rendu plus efficace par le prestige qui s'attache à leurs noms. Au lieu d'avoir à lutter contre une critique malveillante, celui qui songe à apporter sa part de labeur à l'édifice de la littérature nationale est sûr de rencontrer un accueil plein de cordialité.

Ainsi s'est formée une généreuse confraternité, qu'on retrouve vivante et agissante dans les cours des professeurs, dans les articles des journaux, dans les réunions et dans les conversations intimes et publiques. On se vient mutuellement en aide, et c'est là un précieux élément de progrès et de prospérité pour l'éducation politique, l'instruction, la civilisation, l'avenir moral et intellectuel du Portugal. Alors même qu'elle ne

serait pas toujours absolument sincère, combien cette bienveillance un peu systématique n'est-elle pas préférable à la guerre acharnée des rivalités jalouses, aux amours-propres froissés recourant sans scrupule à la calomnie, à l'injure, à toutes ces brutalités qui attendent les nouveaux venus dans la carrière, et qui, si elles n'abattent pas les forts, les résolus, risquent souvent d'étouffer dans son germe un talent délicat et modeste!

Certes, nous le répétons, on peut à bon droit s'étonner devant le spectacle de cette surexcitation, de cette surabondance littéraires, et l'avenir aura un triage sévère et considérable à opérer dans tous ces produits pour en extraire les œuvres vraiment recommandables.

Mais ce qui survivra composera de belles et bonnes pages pour l'histoire littéraire du Portugal au dix-neuvième siècle.

En même temps que s'accomplissait le mouvement littéraire, et peut-être sous la même impulsion, on a pu constater une forte tendance des esprits vers les sciences abstraites et appliquées, et l'apparition d'un goût naissant pour les beaux-arts, que le Portugal n'avait pas bien connus jusqu'ici. Il avait, à vrai dire, quelques monuments remarquables d'architecture gothique; il aimait profondément la musique depuis le temps de dom João V, qui fonda à Lisbonne un théâtre italien; il admirait la statue colossale de Joseph I[er], élevée dans le Terreiro do Paço, et due au talent d'un ar-

tiste portugais. Mais en général les arts n'avaient pas d'expression bien vivante; la peinture et la sculpture n'y avaient rien produit de notable. A l'époque florissante de Murillo, de Ribeira et de Velasquez, le goût de la peinture n'avait pas dépassé les frontières occidentales de l'Espagne et pénétré en Portugal. Aucun artiste peintre portugais n'avait pris sa place à côté des génies qui honoraient le royaume voisin. On peut saisir cependant aujourd'hui en Portugal une tendance à la création d'une école nationale de peinture. Dom Ferdinand de Saxe-Cobourg, le roi-époux de dona Maria II, et père du souverain actuel, homme de talent et de goût, cherche à répandre la culture des beaux-arts dans sa patrie adoptive. Le palais qu'il a fait construire

sur le sommet de Cintra, au-dessus des ruines du monastère célèbre d'où dom Emmanuel regardait la mer, en attendant l'escadre qu'il avait confiée à Vasco da Gama pour découvrir les Indes; les jardins qu'il a plantés sur ces pics élevés et superbes; la reconstruction qu'il exécute du monument mauresque qui y dominait les hauteurs et se perdait dans les nues; les musées de beaux-arts, les collections scientifiques qu'il a organisées dans sa résidence royale; enfin le patronage assidu qu'il exerce sur les artistes; tout cela a concouru à former le goût de la nation et à préparer les éléments d'un brillant avenir.

Puisse ce pays, jadis si héroïque et dont l'initiative fut si féconde pour l'Europe entière, retrouver dans son sein

généreux des éléments de prospérité et de gloire qui lui assurent une place importante dans les sociétés modernes! Plus que personne, nous avons, par des liens personnels, le droit d'exprimer ici nos ardentes sympathies et de proclamer notre espoir.

FIN

TABLE



